

14^{ème} Année - No. 2

Février 1950

REVUE DES CONFÉRENCES FRANÇAISES EN ORIENT



DANS CE NUMERO :

Conférences de

Jacques Langlade, Hans Hickmann,
Jean Charles-Roux, Jacques Pignal, S.J.

Articles inédits de

Claude Benedick, Rachel Gayman,
Maurice Duverger

Le Centre Culturel de l'Ambassade de France

REVUE DES CONFÉRENCES FRANCAISES EN ORIENT

PUBLICATION MENSUELLE

14, Rue Saray El-Ezbékia, Le Caire (Egypte). — Tél. 49414

Directeur ; MARC NAHMAN - Rédacteur en Chef: GABRIEL DARDAUD

Abonnements — un an : Egypte P.T. 120; Etranger P.T. 130

14ème ANNÉE No. 2

Février 1950

Regards sur Balzac

Conférence

de **M. Jacques Langlade**

Titulaire de la Chaire de Littérature Française

à l'Université Farouk 1er

Mesdames, Messieurs,
Comment célébrer les anniversaires balzaciens qui tombent en 1949 et 1950? 1949: 150^e anniversaire de la naissance de Balzac; 1950: 100^e anniversaire de sa mort. Telle est la question qui s'est posée, — qui se pose encore, — en France et dans tous les pays, comme celui-ci, où l'on aime la littérature française.

Célébrer ces anniversaires par des articles de revues ou de journaux? Il n'en manque pas. Il n'en manquera pas. De valeur inégale. Par des cérémonies officielles avec force discours? Un congrès d'histoire littéraire, comme celui qui s'est tenu à Tours, l'année



Le Professeur LANGLADE

dernière? Des représentations théâtrales des pièces que Balzac a écrit, ou qu'on a tirées de ses romans, comme *La Rabouilleuse*?

Des films? Que sais-je? Une vignette postale? Un circuit touristique aux lieux que Balzac a connus et qu'il a décrits, où il a fait vivre ses personnages, de Bordeaux à la Flandre, de Guérande à Besançon, de Bayeux à Voreppe, en passant par Issoudun et Limoges? A vrai dire, on devrait le suivre aussi en Suisse, en Italie, à travers l'Allemagne, jusqu'en Ukraine, à Wierzchownia et à Berditchew. A tout le moins, pour célébrer ces anniversaires, une lente promenade en Touraine, jardin de la France, parc de l'oeuvre balzacienne, avec une longue halte méditative aux bords de l'Inde, dans

la douce vallée où fleurissent les lis.

Ces projets sont bons et beaux, mais seuls quelques privilégiés pourront en profiter. Il

est une autre manière de célébrer Balzac, sans sortir de chez soi. C'est, soyons francs, de le lire. (J'allais dire: de le relire).

Tout le monde ne va pas en pèlerinage, mais chacun, par la pensée ou la méditation fervente, peut s'associer au pèlerinage et prétendre aux grâces dont il est la source. Car Balzac est beaucoup plus célèbre que connu. Son oeuvre se dresse au milieu de la littérature du XIX^e siècle comme au milieu d'un Continent, un massif montagneux, majestueux et démesuré.

Cet Himalaya, qu'on n'aborde qu'avec une sorte de religieuse terreur, réserve cependant à ceux qui l'explorent, de merveilleuses découvertes. Après les éboulis et les crevasses, après les redoutables défilés où s'ouvrent, dirait-on, les portes de l'Enfer, apparaissent les sous-bois rêveurs, et, au milieu de molles prairies, les lacs enchantés, ivres d'azur profond.

Pourquoi ne pas tenter à domicile cet alpinisme sans danger, mais non pas sans surprises, ni sans vives émotions? Il ne faut que du temps et de la persévérance. Quarante-vingt-dix romans et nouvelles: c'est l'affaire de quelques semaines, de quelques mois, mettons de l'année tout entière.

Cent ans déjà qu'il est mort. C'est beaucoup? C'est bien peu pour la maturation d'une oeuvre, se condensant sur la palette du fruitier quand les riches liqueurs mille fois plus rapides que le suc aigrelet des fruits d'été.

Pour Balzac, quoique son succès ait été très vif de son vivant, il se produit à peu près la même chose que pour Stendhal ou Baudelaire. Ce ne sont que ses petits neveux qui peuvent le goûter pleinement et le comprendre.

Mais cent ans, c'est assez quand même pour le détacher de l'actualité, du passager, de l'anecdotique, pour le séparer de l'époque où cette oeuvre s'est formée. Parfois, surtout dans les manuels classiques, on considère cette oeuvre comme un témoignage, comme un document, (oui, certainement), sur la société française du XIX^e siècle. Mais les historiens n'utilisent que fort peu, et avec d'infinies précautions, le témoignage des romanciers qu'ils croient dominés par l'imagination. Quant aux lecteurs, eux, ils ne cherchent que dépaysement et évasion: brillants costumes, coups d'épées, chevauchées. La pension Vautrin, la maison du Chat qui pelote, les vies étroites et bornées, les vieux quartiers, les rues sombres, les petites villes rancieuses, les existences grises, les destinées amères, n'éveillent pas par eux-mêmes la curiosité. Le style Louis-Philippe, dans la vie

comme dans le mobilier, est dédaigné: pauvre, étriqué, fané, comme le reps éteint d'un vieux fauteuil sans grâce, risible comme un haut de forme tromblon ou des pantalons à sous-pieds, comme le parapluie du roi-citoyen. Certes, le burlesque volontaire ou involontaire a son charme, mais ce n'est pas là cependant la source principale de l'intérêt que l'on porte à Balzac.



BALZAC en 1843
(croquis par David d'Angers).

Zola a peint un monde plus près du nôtre, et il n'éveille pas le même intérêt, ni Flaubert, ni Daudet, ni aucun autre, jusqu'à Proust. C'est donc autre chose que la curiosité d'un temps révolu qui nous retient ou qui nous ramène à lui. C'est une densité exceptionnelle, c'est une radio-activité intense, c'est une chaleur qui, non seulement ne faiblit pas avec le temps, mais qui s'accroît, s'intensifie, rougeoie, devient lumière... L'aérolithe refroidi, retourne à sa destinée sidérale. Le peintre des employés, des petits bourgeois, des études de notaire et d'avoués, du négoce, de la banque, des usuriers, du monde grand, petit, moyen, sans parler du demi-monde, est bien autre chose qu'un réaliste, qu'un copiste même génial de quotidien, qu'un Henri Monnier supérieur. Il est de la famille des plus grands: de Dante, Shakespeare, Molière, Goethe, Tolstoï.

Ce Balzac que je place si haut, je vais

incontinent lui manquer de respect, et vous avec moi, ne vous déplaie. Car je vous ai annoncé des regards sur Balzac. Quels regards?... Des regards indiscrets, bien entendu. Il s'agit, comme toujours, de soulever des voiles, jusqu'au septième, ou presque. En somme, je vous propose un petit exercice de psychanalyse pour nous mettre en appétit. Nous allons interroger le patient, mais avec sa permission, comme il convient.

Sa permission, je la découvre par exemple dans le chapitre III de *La Femme de 30 ans*, où Balzac écrit: «Il existe des pensées auxquelles nous obéissons sans les connaître. Elles sont en nous, à notre insu.»

«Quoique cette réflexion puisse paraître plus paradoxale que vraie, chaque personne de bonne foi en trouvera mille preuves dans sa vie. En se rendant chez la marquise, Charles obéissait à l'un de ces textes préexistants, dont notre expérience et les conquêtes de notre esprit ne sont, plus tard, que les développements sensibles.»

Quelle bonne définition des forces inconscientes! Nous allons donc essayer de voir quel fut l'inconscient, le subconscient, ou le conscient le plus voisin du subconscient, que l'on découvre chez Balzac; nous allons nous occuper pendant quelques instants de l'homme. Tout à l'heure, c'est à l'oeuvre elle-même que nous demanderons ses secrets.

L'homme d'abord. N'est-il pas bien connu? Dru, sain, l'oeil vif, la bouche vermeille, bon pantagruéliste, se répandant en discours, saillies, bouffonneries, farces, attrapes, «de quoi rire et s'amuser en société». Une sorte de combinaison de Frère Jean et de Panurge. Prompt à la colère comme le premier et rancunier comme le second. Le duel littéraire qui l'opposa à Sainte-Beuve en est la preuve. Mais enfin, en tous cas, un homme attaché au réel, aux nourritures terrestres, aux plaisirs terrestres, rivé au sol terrestre par son poids, — qui était considérable, — par ses goûts, par sa tournure d'imagination et d'esprit. On l'a comparé à un de ses personnages, à Gaudissart. On l'a comparé aussi à Tartarin. Et sur nul auteur on n'a laissé plus ample moisson d'anecdotes joyeuses. Je vous renvoie, car la lecture en est délectable, au petit livre de Jules Bertaut sur *Balzac anecdotique*, et surtout à l'ouvrage de son ami Gozlan: *Balzac en pantoufles*, livre qui vient d'être réédité.

Ne nous fions pas à cette bonne santé. Il est peut-être, lui aussi, comme les clients de Knock, un malade qui s'ignore, et qui ne s'ignorera pas toujours d'ailleurs, car vous savez combien furent douloureuses ses dernières années et combien misérable, au point

de vue physique, fut sa fin. Mais pour l'instant, il ne s'agit pas du physique: il s'agit du moral, et comme toujours, en psychanalyse, reportons-nous vers son enfance.

Eh bien, Balzac est tout d'abord un frustré. Nous le sommes tous. La plupart des enfants sont des frustrés, mais enfin, plus ou moins. Lui a été un vrai frustré. Il a été frustré de l'amour maternel. Sa mère était une femme intellectuelle, sèche, dure, qui n'a pas aimé ce fils-là. Lui, Honoré, l'aîné, il était l'enfant du devoir, l'enfant du vieillard qu'elle avait épousé jeune. Il avait un frère, des soeurs aussi. Il avait un frère, Henri, qui lui, pense-t-on, était l'enfant de l'amour (fils probablement de M. de Margonne, un voisin de campagne), et tout son amour était pour ce dernier. En tout cas, Balzac n'a jamais connu la chaude atmosphère maternelle. Et comme sa mère a vécu fort âgé et lui a survécu, il a, dans son âge mûr conservé à son égard une rancune qu'il manifeste dans ses lettres. Il lui écrit :

«Tu terrifiais tes enfants quand ils avaient quinze ans.»

Et en 1849, par conséquent l'année de sa mort, il écrit ceci :

«Dieu et toi savent bien que tu ne m'as pas étouffé de caresses, ni de tendresses depuis que je suis au monde.»

Cette absence de caresses maternelles explique certains traits de son oeuvre. Lui-même dira comment il entend l'éducation d'un petit enfant dans les *Mémoires de deux jeunes mariés*. Ce besoin de caresses, ce besoin de tendresse, se manifestera aussi dans la forme que prendra chez lui l'amour tout court. Son premier amour est celui d'une femme qui a 20 ans de plus que lui, Mme de Berny, qui lui apporte, en même temps que l'amour, au sens commun du mot, une image de l'amour maternel. Et auprès de Mme Hanska même, quoique elle soit à peu près de son âge, il aura une sorte de blottissement continu, un besoin perpétuel de consolation, de soutien, qui montrent chez ce fort et solide gaillard qu'était Honoré de Balzac, un tout petit enfant persistant.

Voyez aussi *L'enfant maudit*, un de ses contes, où, par une transposition toute naturelle, il reporte son hostilité sur un père; mais le père, dans *L'enfant maudit*, le Comte d'Hérouville, le père qui aime un de ses fils et déteste l'autre, c'est l'image de Mme de Balzac mère.

Son père à lui cependant n'a pas recueilli l'affectation dont il aurait dû bénéficier dans la situation que je viens d'indiquer. C'était un habile homme, ambitieux, opportuniste, mais risible par sa taille, épaisé son

accent méridional et que la conduite de sa femme contribuait encore à rendre ridicule, mais cela évidemment, le petit enfant Honoré de Balzac ne le savait pas. De ce père il n'a retenu que l'insignifiance. En somme, il n'a eu, avec une mère dure et méchante, qu'un père manqué, ce qui provoquera chez lui le désir d'être un père réussi. Nous verrons comment.



Portrait de Balzac par Gavarni.

Voilà une première plaie. La deuxième c'est la hantise de la prison. Vous savez que

lorsqu'on observe les dessins d'enfants et qu'on voit une maison avec des barreaux entrecroisés, c'est la preuve qu'ils se sentent prisonniers, — du moins les pédagogues psychanalystes le disent. En effet, il arrive très souvent que les petits enfants se sentent prisonniers, soit dans le domaine du conscient, soit un peu au-dessous, dans le domaine du subconscient. En tout cas, pour Balzac, point d'hésitation à avoir: il a eu toute sa vie le complexe du prisonnier. Il l'a eu comme Baudelaire, et, comme Baudelaire aussi, ce complexe du prisonnier, il l'entretient. Lorsque par hasard, à la suite de ses efforts, il est sur le point d'être libéré, il reconstruit vite les murs de sa prison pour continuer à être prisonnier, pour avoir toujours cette souffrance qui lui est devenue nécessaire.

Il a été élevé, non pas à la maison, mais en nourrice, puis dans une pension, la pension Leguay, à Tours, où il a été maltraité par ses camarades. Et sa mère, au lieu de prendre sa défense l'accusait de «mauvaise nature». Pour le punir d'être ainsi maltraité, on le met au Collège de Vendôme, à sept ans. De ce collège il ne sortira qu'à quatorze ans. Pendant sept ans il sera littéralement prisonnier dans cette maison qui était un ancien collège d'Oratoriens laïcisé. Il y règne une discipline conventuelle. Elle peut être excellente ou détestable. Elle peut produire le bien ou le mal.

Dans ses romans nous trouvons deux échantillons contrastés des produits de cette discipline: Bénassis et Colin: Bénassis qui, après avoir erré longtemps, se dirigera vers le bien, (voir *Le Médecin de Campagne*), et Jacques Colin dit Trompe la mort, dit Vautrin, un personnage essentiel de l'oeuvre balzacienne. C'est là que le futur Carlos Herrera prit des leçons d'hypocrisie qui lui serviront à lutter contre la société.

Sorti de ce collège à quatorze ans, il retombe sous la coupe familiale. Il voudrait s'en évader. Sa famille le pousse dans le sens habituel, vers un emploi rémunérateur: Polytechnique? Basoche? Il travaille dans une étude d'avoué. Peut-être pourrait-il réussir dans les lettres. Après tout, pourquoi pas? Il suit des cours de philosophie: ce sont les cours de Victor Cousin. Il hésite lui-même: quel parti va-t-il prendre? Va-t-il miser sur le rouge, ou sur le noir comme Julien Sorel? Va-t-il jouer pique ou carreau? Comme dirait Cocteau, il jouera coeur.

Mais ce qui le dirige alors, c'est un désir caché de vengeance contre sa famille. Contre sa famille, il va consolider sa noblesse. N'oublions pas que le père de Balzac s'était déjà attribué la particule à laquelle il n'a-

vait nul droit, car ces «de Balzac» étaient des paysans du département du Tarn, qui s'appelaient Balssa. Le père de Balzac avait de nombreux frères. L'un de ses frères réussit à faire parler de lui vers le moment où notre auteur, son neveu atteignait l'adolescence: il commit un crime pour lequel il fut condamné à mort et guillotiné.

Vengeance contre cette famille qui lui imposait ses attaches vulgaires. Vengeance aussi contre cette famille qui ne lui fournissait ni l'argent, ni la sécurité, ni les caresses de l'amour maternel. A ce moment-là toute son activité est dirigée par un secret désir qui est d'anéantir son père. De l'anéantir idéalement, s'entend, en étant un véritable père, en étant un véritable fondateur de dynastie, en étant un véritable chef de la famille de Balzac.

Et c'est ce qui explique cet étrange pacte de 1819. En 1819, Balzac, qui a refusé la basoche et les mathématiques, s'entend avec son père et sa mère aux conditions suivantes: Il va s'enfermer dans un grenier, dans un très pauvre logement de la rue Lesdiguières, et réaliser une oeuvre. On lui paie son loyer, on lui donne quelque argent pour s'acheter du bois, quelque pauvre nourriture, mais il faut qu'au bout d'un an il ait produit un chef d'oeuvre, qu'il ait révélé ses très hautes capacités dans le domaine littéraire, soit par une pièce de théâtre (il pense à un *Cromwell*), soit par un roman. Et dans cette mansarde de la rue Lesdiguières dont il ne sort pas, dans laquelle il vit complètement enfermé, tout le monde ignore sa véritable identité. La famille racontait qu'il était parti, pour le Tarn, chez des parents, au loin.

Cette chambre de la rue Lesdiguières est une véritable prison, une prison dont les murs sont abstraits, mais une prison tout de même. C'est à partir de cette chambre qu'il réalisera toute son oeuvre.

C'est une prison réelle et une prison morale. Remarquez qu'en même temps que la prison, il y a cet autre élément dont la psychanalyse tient un grand compte, et qui est l'alibi. Etre ailleurs; faire croire que l'on est ailleurs; la clandestinité. Balzac, toute sa vie, aimera à jouer à cache-cache.

Cette prison sera une prison perpétuelle. Plus tard, lorsqu'il aura réussi à se libérer de l'autorité familiale, il sera obligé de s'enfermer encore pour travailler, pour payer ses dettes dit-on, et on représente Balzac comme une sorte de forçat, enchaîné à sa table de travail par la nécessité de payer ses créanciers, en raison des dettes considérables qu'il a contractées par l'échec de ses

entreprises industrielles, de son imprimerie, de sa librairie. C'est vrai et ce n'est pas vrai. C'est vrai, car au point de départ il avait des dettes, mais ces dettes, il aurait pu les payer. On en a fait le compte très exact, très minutieux, — car les papiers ont été retrouvés et sont conservés dans la collection Spoelberch de Lovenjoul. On a fait le calcul de ce qu'il gagnait chaque année, et, malgré l'aridité des chiffres, MM. Bouvier et Maynial nous ont présenté, en un livre passionnant, *Les comptes dramatiques de Balzac*. Et l'on voit que chaque année, somme toute, il gagnait un peu plus que l'année d'avant, et qu'il aurait pu éteindre ses dettes. Oui, mais il aurait fallu ne pas s'endetter de nouveau. Or il n'a jamais réussi à mettre en équilibre ses dépenses et ses recettes; bien au contraire, dès l'instant qu'il prévoyait des recettes, — je ne dis pas: dès qu'il recevait de l'argent, — dès qu'il «*prévoyait*» des recettes, il faisait des achats somptueux. Nous savons, année par année, mois par mois, quels sont ses achats. Chez son tailleur Buisson il se commande réellement 20 gilets d'une seule fois, comme disait la légende. Il a de nombreuses paires de chaussures, commandées chez le bottier. Il achète des selles brodées, car il monte à cheval, et il aura de très bonne heure, dès 1832, des chevaux. (Il en aura jusqu'à quatre). Il est de temps à autre obligé d'en revendre un. Il aura un cocher et un palefrenier à la fois, et un «tigre», car en ce temps-là un groom s'appelait un «tigre».

Chaque année Balzac se trouve un peu plus endetté que l'année précédente. Qu'est-ce que c'est cela? C'est ce mur qu'il reconstruit soigneusement chaque fois que quelques briques en sont tombées. Par une sorte d'infantilisme voulu, on le voit se renfermer dans ces murs. Il ressemble en ce sens, beaucoup à Baudelaire, ou plutôt Baudelaire lui ressemble beaucoup. (C'est un des hommes qui, les premiers, ont compris Balzac, qui en ont parlé congrument, et qui ont subi très profondément son influence.)

Il s'est donc choisi dans la vie ainsi prisonnier. Il s'est choisi forçat. Il s'est choisi martyr. Dans une de ses premières lettres adressées à sa soeur Laure, lorsqu'il était dans sa prison de la rue Lesdiguières, il disait: «Je suis un saint: cherche une niche où l'on pourra mettre ma statue.» C'est ainsi qu'il s'est vu, et il se complaisait dans cette image.

Il s'est choisi prisonnier, mais il s'est choisi aussi père. Etre le «*Père*», ce père que M. de Balzac, son géniteur si j'ose dire, n'avait pas été. Père avec tous les substituts

possibles du père, car le père c'est aussi le directeur de conscience, c'est aussi le maître d'école. Le maître d'école est une image terrifiante du père. Ou encore, à un degré plus haut, le Prince; le prince c'est le père pourvu d'une autorité très étendue. Le prince, est surtout le prince qui, à ce moment-là hante toutes les imaginations: Napoléon.

Et même, pourquoi pas ? Le Père essentiel: Dieu, le Père.

Ces personnages du maître d'école, directeur de conscience, du Prince, et de Dieu le Père, se rejoignent tous par un trait commun, qui est d'être des démiurges, des créateurs, des ordonnateurs, et de détenir les pouvoirs.

Le père de bonté, oui: Goriot, Minoret. Le père de puissance, de rayonnement: Vautrin. Il y a les bons et il y a les mauvais: il y a Bénassis qui est un père social, et il y a aussi, si je puis dire les «pères femelles», ce qui est évidemment très hardi. Mais la Cousine Bette, dans son comportement à l'égard de Wincelas Steinbock, le peintre polonais, agit moins en amoureuse vieillie et refoulée, qu'en directrice de conscience.

Cette paternité essentielle de Balzac a été mise en lumière fort bien par Albert Béguin, et vous pourrez vous reporter par exemple à son article dans la revue: Paru.

De ces éléments personnels, particuliers, dérive encore un autre trait, un troisième, qui est l'exaltation du désir. Le prisonnier se libère imaginativement par l'accomplissement des désirs, et d'abord par le rêve de sa libération. Le désir en latin se dit «*libido*», et le mot est bien connu des psychanalistes. Il y a trois libidos, trois concupiscences, comme disent les chrétiens: la concupiscence de la chair, celle du savoir et celle du pouvoir. Trois recherches exaltées, passionnées et délirantes des divers pouvoirs.

Ouvrons au hasard les oeuvres de Balzac et nous trouverons en foule ces chercheurs d'absolu, que ce soit dans un domaine ou, dans l'autre, celui des savants ou des artistes avec Claes, Fernhofer, du *Chef d'oeuvre inconnu* avec Gambarà, le musicien; que ce soit le domaine de la mystique avec Louis Lambert; que ce soit le domaine de la puissance et de l'ambition, avec Rastignac; que ce soit l'argent, avec Gobseck, ou que ce soit un résumé de tous ces pouvoirs, avec Vautrin, le savoir, l'argent et l'amour, ce sont là trois objets recherchés en même temps et avec des alternances ou des substitutions de l'un à l'autre, alternances ou substitutions que Balzac a très bien comprises.

Dans *La Fille aux yeux d'or*, il fait un

tableau de Paris, un de ces tableaux collectifs, vaste vision, comme il y en a beaucoup chez lui. Et il emploie pour ce tableau, l'allégorie de la nef, qui est dans les armes de Paris. Sur ce bateau il y a des matelots, des passagers, toutes sortes de personnages, mais il y a aussi «des soldats qui vont aborder à tous les rivages, et, tout en y répandant de vives lueurs, demandent de la gloire qui est un plaisir, ou des amours, qui valent de l'or».

On saurait mieux dire: les vives lueurs, c'est de savoir. La gloire, au centre de tout cela, c'est la récompense commune des artistes, des guerriers, des chercheurs, des hommes de science, et même après tout, des débauchés. «La gloire qui est un plaisir, et des amours qui valent de l'or.» Tout cela ensemble, une ivresse d'impérialisme, la synthèse des couleurs ou la synthèse des arts, Balzac les prévoit ou les annonce dans cette synthèse des pouvoirs.

Notons qu'un de ses contemporains, que l'on a quelquefois cru d'intelligence bornée, l'a fort bien deviné en le décrivant. C'est Théophile Gautier qui nous le présente, lui, Balzac, un peu semblable à *la Fille aux Yeux d'or*, car il avait, lui aussi, des yeux pailletés d'or. Il nous parle de ces yeux, des yeux de souverain, de voyant, de dompteur. (Nous parlerons du voyant tout à l'heure), mais le souverain et le dompteur, ce sont bien des types qui s'incarnent en Balzac. Et de cet élan effréné, de cette chevauchée vers l'absolu d'une foule de personnages balzaciens, sort le tragique balzacien qui est dantesque.

Mais il y a aussi, moins effrayante peut-être, parmi ces formes de la libido, la forme la plus usuelle, celle de l'érotisme, celle de l'amour.

Qu'il y ait de la sensualité chez Balzac: nul doute. Certes il est retenu, réservé dans son style. Retenu et réservé dont les romans d'aujourd'hui offrent bien rarement l'exemple. Mais enfin, certaines scènes de ses romans sont audacieuses et nous montrent qu'il était obsédé certainement de ce côté-là aussi.

Vous vous rappelez sans doute dans *La peau de Chagrin* et les scènes de la fin, dominées par la volupté qui tue, cette scène où Raphaël se cache dans la chambre de Foedora. Vous vous rappelez l'atmosphère générale de la «Rabouilleuse». Et cette cohorte innombrable de courtisanes: Florentina Gabirolle, Héloïse Brisetout, Olympia Bijou, et vingt autres, celles qui font une ronde autour de Hulot en train de s'enfoncer dans la débauche et la décrépitude. Ou

encore cette Aquilina, dans *Melmoth reconcilié*, toujours prête à donner du plaisir, tant à son protecteur qu'à son jeune amant. Et tant d'autres.

Il y a même certains passages de la *Physiologie du mariage* où passe, dans certaines énumérations pédantes (qui grâce à ce pédantisme bravent l'honnêteté), comme un écho du marquis de Sade.

Et surtout, ce qu'il y a, c'est une atmosphère générale: la recherche du plaisir. Dans ses romans, les rêveuses jeunes filles, les duchesses ardentes ou meurtries, les jeunes hommes «en fleurs» (car il a employé cette expression), naïfs encore, ou les jeunes roués cyniques, les vieillards libidineux, tous s'affairent ou se hâtent «sous le fouet du plaisir.» Partout, province ou Paris, on ne pense qu'à ça, et partout il y a les «secrètes luxures», dont parle Baudelaire.

C'est la règle du genre: roman signifie amour, amour et aventure. Pas de roman sans amour, sans larmes, mais aussi pas de roman sans plaisir. Seulement, il y a chez Balzac une sorte de complicité entre les personnages et l'auteur, quoique le dénouement soit le plus souvent porteur d'une leçon morale (dans son livre consacré aux romans de Balzac Marcel Barrière, par exemple, à la fin du résumé de chaque roman nous indique: Ce roman démontre que les enfants doivent écouter leurs parents et que les jeunes femmes doivent se méfier des aventures, etc.) Ainsi justifié au moment du dénouement, il semble néanmoins que l'auteur se soit attardé, avec un plaisir un peu trouble, dans la pénombre des boudoirs ou sous l'ombre complice des tonnelles et des charmilles.

Et cela paraît dans son style que, Ste-Beuve, malveillant et chattemitte, mais bon connaisseur en matière de style et d'hypocrisie, n'a pas mal analysé. «J'aime de son style (il parle du style de Balzac) que les parties délicates, cette efflorescence, (je ne sais pas trouver un autre mot), par laquelle il donne à tout le sentiment de la vie et fait frissonner la page elle-même, mais je ne puis accepter l'abus de cette qualité, ce style si souvent chatouilleux et dissolvant, énervé, rosé et veiné de toutes les teintes, ce style d'une corruption délicieuse, toute asiatique, comme disaient nos maîtres, plus brisé par places et plus amolli que le corps d'une mine antique. Pétrone au milieu des scènes qu'il décrit, ne regrette-t-il pas quelque part ce qu'il appelle «oratio pudica», le style pudique qui ne s'abandonne pas à la fluidité de tous les mouvements?»

Après avoir souri, comme il convient, de cette austérité dorienne, avouons que la cho-

se n'est pas mal vue et que cette analyse du style de Balzac est assez juste.

Mais laissons l'érotisme, quoiqu'il soit à la mode, et parlons de choses plus décentes. Est-ce que Balzac a bien connu les femmes? Il a été très aimé, très goûté, par le public féminin. Ce sont les femmes qui ont fait son succès. Son ami Gozlan nous rapporte que dans la carrière de Balzac il y a deux époques: la première, de très grand succès: c'est la période féminine. C'est la période des contes, des premiers romans sentimentaux, des peintures de duchesses énamourées ou de duchesses délaissées. A ce moment-là on l'adorait. Plus tard il a porté ses regards sur les milieux sordides: c'est le moment où il a écrit: *Les Parents Pauvres, Grandeur et misère des courtisanes*. Il y a loin des milieux évoqués dans *La Cousine Bette* et ceux du *Lys dans la vallée*.

Ste-Beuve également attribue aux femmes les premiers succès de Balzac. Dans un article qu'il écrivit au lendemain de la mort de Balzac, et qui figure dans les «Lundis», il dit ceci:

«Ce fut d'abord par ses observations de finesse et de grâce qu'il gagna le coeur de cette société aristocratique à laquelle il avait toujours aspiré. «*La Femme de trente ans*», «*la Femme abandonnée*», «*La Grenadière*» furent les premières troupes d'élite qu'il introduisit dans la place, et il fut maître aussitôt de la citadelle. «*La femme de trente ans*» n'est pas une création tout-à-fait imprévue. Depuis qu'il existe une société civilisée, la femme de cet âge y a tenu une grande place, la première peut-être.»

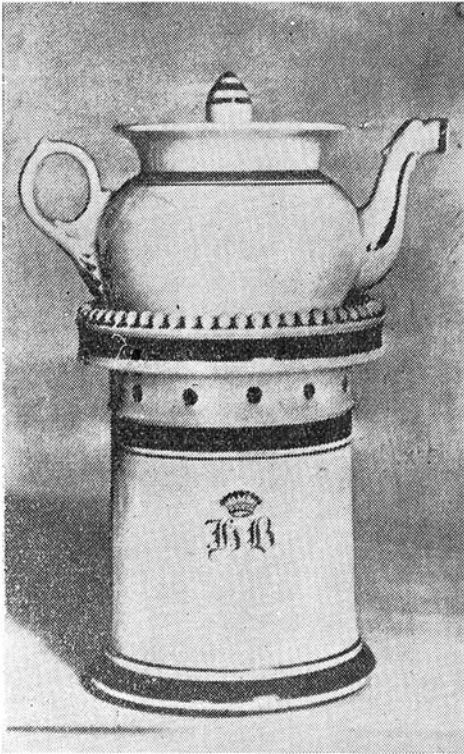
Et Ste-Beuve rappelle qu'au XVIII^e siècle à la Cour de Louis XV, on avait, un jour de carnaval, organisé «le Bal des mères», Il cite la chanson qui fut faite à cette occasion et dont le refrain était:

«Enfants de quinze ans

«Laissez danser vos mamans».

La réhabilitation était encore légère et ne durait qu'un soir, un soir de carnaval.

Le XIX^e siècle devait renchérir et la théorie de la femme de trente ans, avec tous ses avantages, ses supériorités et ses perfections définitives, ne date que d'aujourd'hui. M. de Balzac en est l'inventeur, et c'est là une de ses découvertes les plus réelles dans l'ordre du roman intime. La clef de son immense succès était tout entière dans ce premier chef d'oeuvre. Les femmes lui passèrent ensuite bien des choses et le crurent en toute rencontre sur parole, pour avoir, une première fois, si bien deviné.»



La cafetière de Balzac.
(collection de la Maison Balzac à Paris)

Il y a précisément un ouvrage de Balzac qui s'appelle «*La Femme de trente ans.*» C'est un ouvrage composite, formé au moment de la parution de la *Comédie humaine*, de la réunion de diverses oeuvres, sans très grande cohérence. Mais de 1832 datait justement un texte essentiel, qui se trouve au coeur de l'oeuvre et qui en constitue maintenant le deuxième chapitre.

Arrêtons-nous un instant dans la compagnie de cette femme de trente ans. Ce sera une sorte de halte dans le parcours que nous faisons ce soir.

«*Charles de Vandenesse est présenté à la marquise d'Aiglemont. La marquise, alors âgée de trente ans, était belle, quoique frêle de forme, et d'une excessive délicatesse. Son plus grand charme venait d'une physionomie dont le calme trahissait une étonnante profondeur dans l'âme. Son oeil plein d'éclat et qui semblait voilé par une pensée constante, accusait une vie fiévreuse et la résignation la plus étendue. Ses paupières, presque toujours chastement baissées vers la terre, se relevaient rarement. Si elle jetait des regards autour d'elle, c'était par un mouvement triste, et vous eussiez dit qu'elle réservait le feu*

de ses yeux pour d'occultes contemplations. Aussi tout homme supérieur se sentait-il curieusement attiré vers cette femme douce et silencieuse. Si l'esprit cherchait à deviner les mystères de la perpétuelle réaction qui se faisait en elle du présent vers le passé, du monde à sa solitude, l'âme n'était pas moins intéressée à s'initier aux secrets d'un coeur en quelque sorte orgueilleux de ses souffrances. En elle, rien d'ailleurs ne démentait les idées qu'elle inspirait tout d'abord. Comme presque toutes les femmes qui ont de très longs cheveux, elle était pâle et parfaitement blanche. Sa peau, d'une finesse prodigieuse, symptôme rarement trompeur, annonçait une vraie sensibilité, justifiée par la nature de ses traits qui avaient ce fini merveilleux que les peintres chinois répandent sur leurs figures fantastiques. Son cou était un peu long peut-être; mais ces sortes de cous sont les plus gracieux, et donnent aux têtes de femmes de vagues affinités avec les magnétiques ondulations du serpent. (Je n'aime pas cette comparaison: j'aurais préféré un cygne). S'il n'existait pas un seul des mille indices par lesquels les caractères les plus dissimulés se révèlent à l'observateur, il lui suffirait d'examiner attentivement les gestes de la tête et les torsions du cou, si variées, si expressives, pour juger une femme. Chez Mme d'Aiglement, la mise était en harmonie avec la pensée qui dominait sa personne. (Après le physique, maintenant la mise, la coiffure, le vêtement. Les ennemis de Balzac, Jules Janin par exemple, disaient: M. Balzac tient boutique de mode. Son cabinet est rempli de franfreluches. Ses femmes étaient copieusement enrubannées.) Les nattes de sa chevelure, largement tressée, formaient au-dessus de sa tête une haute couronne à laquelle ne se mêlait aucun ornement, car elle semblait avoir dit adieu pour toujours aux recherches de la toilette. Aussi ne surprénait-on jamais en elle ces petits calculs de coquetterie qui gâtent beaucoup de femmes. Seulement, quelque modeste que fût son corsage, il ne cachait pas entièrement l'élégance de sa taille. Puis le luxe de sa longue robe consistait dans une coupe extrêmement distinguée; et, s'il est permis de chercher des idées dans l'arrangement d'une étoffe, on pourrait dire que les plis nombreux et simples de sa robe lui communiquaient une grande noblesse. Néanmoins, peut-être trahissait-elle les indélébiles faiblesses de la femme par les soins minutieux qu'elle prenait de sa main et de son pied; mais, si elle les montrait avec quelque plaisir, (c'était le temps où le pied était dissimulé sous de longues robes), il eût été difficile

à la plus malicieuse rivale de trouver ses gestes affectés, tant ils paraissaient involontaires, ou dus à d'enfantines habitudes. Ce reste de coquetterie se faisait même excuse, par une gracieuse nonchalance. Cette masse de traits, cet ensemble de petites choses qui font une femme laide ou jolie, attrayante ou désagréable, ne peuvent être qu'indiqués, surtout lorsque, comme chez Mme d'Aiglemont l'âme est le lien de tous les détails, et leur imprime une délicieuse unité. Aussi son maintien s'accordait-il parfaitement avec le caractère de sa figure et de sa mise. A un certain âge seulement, certaines femmes choisies savent seules donner un langage à leur attitude. Est-ce le chagrin, est-ce le bonheur qui prête à la femme de trente ans, à la femme heureuse ou malheureuse, le secret de cette contenance éloquente? Ce sera toujours une vivante énigme, que chacun interprète au gré de ses désirs, de ses espérances, ou de son système. La manière dont la marquise tenait ses deux coudes appuyés sur le bras de son fauteuil, et joignait les extrémités des doigts de chaque main en ayant l'air de jouer; la courbure de son cou, le laissez-aller de son corps fatigué mais souple, qui paraissait élégamment brisé dans le fauteuil, l'abandon de ses jambes, l'insouciance de sa pose, ses mouvements pleins de lassitude, tout révélait une femme sans intérêt dans la vie, qui n'a point connu les plaisirs de l'amour, mais qui les a rêvés, et qui se courbe sous les fardeaux dont l'accable sa mémoire; une femme qui, depuis longtemps a désespéré de l'avenir ou d'elle-même; une femme inoccupée qui prend le vide pour le néant. Charles de Vendenesse admira ce magnifique tableau...»

J'arrête là ma citation.

L'observation quelque peu ingénue du physique de l'attitude, de la tenue: il y a toujours ces trois éléments: visage, costume et attitude, tout cela conduit à la connaissance, ou à l'imagination si vous préférez, du caractère.

Balzac ne pense pas d'ailleurs que ses observations soient dépourvues de valeur. Un peu plus loin il nous parle de l'«écorché», c'est-à-dire des études d'anatomie que l'on fait dans les ateliers de peinture, avant de commencer à travailler. C'est une étude d'«écorché moral» qu'il fait ici.

Je vous ai dit tout à l'hure que Balzac était père et, en tant que père, maître d'école. Cela il ne l'oublie jamais. Il professe toujours. C'est un des traits les moins plaisants de tout talent. A chaque instant il quitte le personnage dont il avait créé la présence devant nous pour aller au tableau noir et nous

dire: Ceci, est tel individu, c'est la représentation de telle espèce sociale, c'est tel échantillon. Il est toujours en train de mettre des étiquettes, prouvant ainsi qu'il est professeur dans l'âme. Soyons-lui indulgent.

Balzac passait en tous cas pour un excellent connaisseur des femmes. On cite à son propos l'anecdote suivante:

Dans le salon de la princesse Bagration, il était en train de parler de psychologie féminine, et une grande dame, qui se trouvait là, lui dit:

«M. de Balzac, vous connaissez admirablement les femmes».

Et lui de répondre: «Si bien, Madame, que je peux, en les regardant simplement, leur raconter leur histoire depuis leur enfance jusqu'à ce jour. Voulez-vous, Madame, que je vous raconte la votre?»

La dame, effrayée: «Pas tout haut, Monsieur».

Revenons à notre propos de tout à l'heure. Je vous disais donc que cette conception du monde dominé par le désir, par la libido, par une poursuite effreinée des pouvoirs et du plaisir, était à la source du tragique balzacien.

Le tragique balzacien se résume dans un mythe qui est le mythe de la lutte contre le temps, l'usure, le «tempus edax rerum» du poète latin ovide. Sa vie de producteur, qui n'a duré que vingt ans (et encore elle a été stérile dans les trois dernières années), a été de travailler sans arrêt, de ne pas perdre un instant, pour composer l'oeuvre qu'il s'était promis de réaliser.

Tous ses héros font de même: ils se hâtent, ils vont vite, ils n'ont pas le temps, ils bousculent tout, ils donnent des coups d'épaulé, renversent les obstacles qu'ils rencontrent devant eux. Ils font fi des conventions sociales, de la loi. Il vont. C'est une course infernale. Un cheval fou les entraîne.

En tout cas, dans l'oeuvre de Balzac, l'émotion naît, non pas uniquement, mais très souvent, de cet élan de la jeunesse. Balzac est un romancier de la jeunesse, de la jeunesse au moment où elle arrive à l'âge adulte, et où elle est emportée par le désir de se créer une destinée. Tous ces jeunes combattent: les uns percent, les autres échouent. Que de victimes, que de cadavres sur cette route, Rastignac réussit: il se marie très bien; il est riche (il épouse la fille de sa maîtresse. Ca se faisait beaucoup dans les romans d'alors), et il deviendra Ministre. De Marsay, lui aussi réussit. Rubempré échoue: il se pend dans sa prison. Fin lamentable.

Qu'il réussissent ou qu'ils échouent, leur destinée a été semblable. Elle a été dominée

par un combat tenace et douloureux contre le temps.

Philosophiquement on peut dire que c'est un combat de l'être et de l'avoir, si admirablement évoqué dans la *Peau du Chagrin*. Et il y a deux gouffres qui sont au terme de toute façon, même pour ceux qui réussissent: la mort pour tous, et la folie pour beaucoup.

Un autre élément de ce tragique balzacien et qui nous rapproche, je crois ici de la partie la plus intime de son oeuvre, un autre élément plus subtil et proprement balzacien c'est le corps à corps avec le réel.

Vous savez qu'un jour où il avait failli mourir, (il mourra peu de temps après), Stendhal, qui avait eu une attaque, écrivait: «Je me suis colleté avec le néant». Eh bien Balzac, tout au long de sa vie, s'est colleté avec le réel. Le réel s'imposait à lui. Il le voyait, mais il le sentait presque comme un ennemi. Il ne voulait pas être dominé par le réel. Il voulait le dominer, et c'est de ce combat avec le réel qu'est sortie cette oeuvre ambitieuse, que certains traitent de visionnaire et d'autres de réaliste.

Qu'il y ait dans l'oeuvre de Balzac un solide accrochage au réel, cela est évident. Les lieux, les villes, les maisons, les hommes, les femmes, la société, tout cela est présenté avec force. Balzac réaliste donc. Oui, mais en fait Balzac était surtout un visionnaire.

Philarrète Chasles, Ste-Beuve l'ont traité de voyant. Baudelaire, ensuite, qui a bien compris Balzac, dit: «Je ne comprends pas qu'on appelle Balzac un réaliste, alors qu'il est surtout un visionnaire.» Et tout récemment, Albert Béguin vient de consacrer un livre, qui est admirable, à *Balzac visionnaire*.

C'est que Balzac a été à la fois l'un et l'autre. Il a été successivement visionnaire et réaliste, et il a été visionnaire en même temps que réaliste, car on ne peut pas ici établir une séparation chronologique entre ces deux éléments. Il a chez lui vraiment un conflit de l'ombre et de la lumière. De cette obsession du réel, de cette hantise du réel, il cherche d'abord à s'évader. Et c'est *Louis Lambert*, *Seraphita*. Ce sont ces images mystiques, ces tableaux de glace et de neige. Ce sont ces figures d'anges que l'on trouve, par exemple, dans *Seraphita*, oeuvre aujourd'hui dédaignée, mais qui a eu de nombreux admirateurs alors.

On raconte qu'un jour Balzac, au cours d'un de ses voyages à Vienne, se trouvait au théâtre lorsqu'un jeune homme demanda à le voir et, s'inclinant devant lui, lui baisa la main en disant qu'il voulait baiser la main qui avait tracé le portrait de *Seraphita*.

Et puis, lorsque de cette évasion Balzac revient découragé, (*Seraphita* se termine par un retour à la terre, les deux personnages qui avaient essayé de suivre *Seraphita* vers le ciel, retombent sur la terre), il rapporte peut-être de cette ascension manquée quelque parcelle d'azur, quelque provision d'idéal. Alors Balzac, se retrouvant face à face avec le réel dans la destinée commune des hommes, s'attelle à une seconde tâche, qui est d'imprimer sa loi à ce réel, de le conquérir, de le rendre esclave, de l'inventer, d'en faire sa chose.

Vous connaissez le paradoxe d'Oscar Wilde qui nous dit que la société du XIX^e siècle, telle que l'a décrite Balzac, n'existait pas. C'est Balzac qui l'a inventée. Après qu'il l'eut inventée, elle a existé.

Oui, c'est vrai. Car elle n'existait pas avec force, avec relief. Elle existait confusément, obscurément, éparse dans la grisaille. Après la peinture que Balzac en a faite, elle a existé avec relief. Elle a pris une force de vie qui n'était pas sienn primitivement. Mais on peut même l'entendre, dans un sens plus littéral. Écoutons Sainte-Beuve qui, décidément, avait bien de l'esprit. Il nous dit, dans son article sur Balzac, qu'à Venise par exemple, au temps où Balzac était le plus populaire, pendant toute une saison la société de Venise s'était amusée à jouer aux personnages balsaciens, et on ne voyait en ce temps-là que des Rastignacs, des duchesses de Langeais, des duchesses de Maufrigneuse et d'autres grandes dames de l'aristocratie imaginaire de Balzac.

Dans ce même article (je vous y renvoie), Sainte-Beuve nous dit que, lorsqu'un grand écrivain peint la société, celle-ci regarde ce portrait, s'étonne d'abord, s'effarouche quelque peu, puis, ma foi, lorsque le portrait est puissant, se résigne et s'applique à lui ressembler.

Vous allez, je suppose chez un photographe. Il vous saisit d'une façon qui lui est propre. Il fait de vous un portrait qui a un sens et qui est orienté. Et vous, alors, satisfait de cela, vous vous dites: «Je vais ressembler à mon portrait». C'est un paradoxe mais il y a là un grand fond de vérité.

Cet assujettissement du réel à sa propre volonté, nous le trouvons chez notre auteur. Comment s'y est-il pris? Quels sont les procédés secrets de sa fabrication? M. Bernard Guyon vous en a déjà parlé avant moi. Pour cela lisez, si vous ne l'avez déjà fait, l'excellent livre de Maurice Bardèche sur «Balzac romancier». Mais n'oublions pas que, si Balzac se rend maître du réel, il laisse aux personnages leur liberté. Il les crée comme Dieu

le Père, véritablement, non pas comme des marionnettes, mais comme des êtres libres. Une fois créés, ses personnages se comportent selon leur propre destinée, une destinée qui est abandonnée par l'auteur, qui sera par lui abondamment commentée, d'une façon très bavarde, ce qui donne l'impression que l'auteur est là chaque instant pour donner le coup de pouce, mais ce n'est pas vrai. C'est simplement en observateur qu'il parle, et les théories qu'il énonce sont des théories qu'il invente et réinvente continuellement. Les personnages sont presque toujours des personnages gardant leur ambiguïté, n'étant jamais totalement dominés par leurs passions, quoique ces passions soient très vives. Félix est-il un amant idéal? Il a de la sensualité. La duchesse de Langeais est une femme au cœur sec, elle n'aime pas. À la fin elle aime violemment, et elle meurt d'amour. Ambiguïté par conséquent. Et les meneurs de jeu, lorsqu'il y en a, qui sont des personnages réels créés par Balzac, mais extérieurs à Balzac, ces meneurs de jeu finissent toujours par échouer. Vautrin échoue en fin de compte, malgré sa dernière incarnation, et Lisbeth Fischer, dans *La Cousine Bette*, qui est un meneur de jeu véritablement diabolique, Lisbeth Fischer échoue également.

Les personnages de Balzac par conséquent, ne sont pas des personnages abstraits, des mannequins tirés d'une armoire. Ce sont des personnages ayant la consistance de la réalité.

Cependant Balzac cherche à grandir ses personnages. Il les relie, par toutes sortes de commentaires ou de comparaisons, aux personnages les plus illustres de l'histoire ou de la légende. Il essaie d'accroître leur signification. Par exemple, (les exemples abondent), Goriot est un «Christ de la paternité», c'est un «Roi Lear»; Camille Maupin est une «Ninon de l'intelligence»; Madame Matifat, une «Catherine II»; Gobseck, le «Brutus des usuriers». Dans *Le Curé de Tours*, nul doute que Troubert n'eût été en d'autres temps Hildebrandt ou Alexandre VI. Et surtout il y a cette lettre fameuse de Rubempré, à la fin de «Splendeur et misère des courtisanes», à la source du poème de Baudelaire:

«Il n'y a de postérité que celle de Caïn et d'Abel». Caïn, dans le grand drame de l'Humanité, c'est l'opposition. Vous descendez d'Adam par cette ligne... Quand Dieu le veut, ces êtres mystérieux sont Moïse, Attila, Charlemagne, Robespierre ou Napoléon: mais quand il laisse rouiller au fond de l'océan d'une génération ces instruments gigantesques, ils ne sont plus que Pugatcheff, Fouché, Laval et l'abbé Carlos Herrera.

Adieu donc, adieu, grandiose statue du mal et de la corruption; adieu vous qui, dans la bonne voie, eussiez été plus que Ximènes, plus que Richelieu.»

Gide, dans son *Journal*, trouve détestable une phrase comme celle-ci: «Ces deux hommes (le procureur général Grandville et Vautrin): le Crime et la Justice se regardèrent». Il trouve que c'est du mauvais Victor Hugo. Peut-être, mais c'est le procédé par lequel couramment Balzac transfigure ses personnages et les éclaire par derrière, essaie de donner à ces êtres si réels, si pesants, si lourds à manier, une sorte de transparence.

Il y aurait encore beaucoup de choses à dire sur la voyance de Balzac, sur sa position religieuse, sur la question de savoir s'il se rattache à l'athéisme mystique, s'il est un de ces «voleurs de feu» dont on parle beaucoup, ou si au contraire il est un véritable croyant, un fidèle de la religion catholique.

Ce serait là matière à toute une conférence. Notons en passant qu'il y a chez Balzac des textes qui ressemblent étrangement à des textes de Rimbaud. En tous cas il y a une parenté certaine, et sur un grand nombre de points, entre Balzac et Baudelaire. Que l'on se reporte simplement, pour en avoir la preuve immédiate, à l'édition critique des œuvres de Baudelaire, par Crépet et Blin et que l'on consulte l'index au mot «Balzac» on verra les rapprochements qu'on peut faire; ils sont nombreux et significatifs.

Chez Balzac, donc, le réel existe puissamment, mais il est illuminé. Il est vaincu par l'ordonnance que l'auteur lui donne d'une part, sans détruire la liberté des personnages, et vaincu aussi par la signification morale que les personnages prennent.

Pour conclure, il faudrait se poser la question que l'on se pose toujours maintenant, d'une façon parfois abusive: Quel est le message de Balzac?

Quel est son message? Est-ce celui d'un moralisme étroit, du conformisme et de la prudence? Est-ce, comme le disait Marcel Barrière, dont je parlais tout à l'heure, une réunion, un code de bons conseils? «Le bonheur ne se trouve jamais dans une vie romanesque, en dehors des idées reçues. Méconnaître quand on est jeune, l'expérience des parents et l'amour éclairé d'une mère, est pour l'homme la pire des fautes dans la vie privée.» C'est très vrai. Mais est-ce pour enseigner cela que Balzac a écrit? Je ne sais.

Je découvre dans *La physiologie du mariage* certaines conceptions sur la liberté de la femme et sur l'amour physique qui doivent faire le plus grand plaisir à Mme de Beauvoir.

Le message de Balzac est-il diamétralement opposé à celui-là? Est-ce un message de révolte?

Est-ce qu'il enseigne, sans le vouloir peut-être, qu'il faut détruire cette société pourrie, ce monde verrouillé? Est-ce que Balzac est l'anti-bourgeois par excellence? Il s'en défend en tous cas, et ses déclarations formelles, notamment celles qui se trouvent dans l'introduction à la *Comédie humaine* sont telles qu'on ne peut guère refuser de l'en croire. C'est bien malgré lui qu'il aurait été un révolutionnaire.

Je crois que son véritable message n'est ni ceci, ni cela, mais un message de spiritualité.

Le message de Balzac est un message d'idéal et d'espoir, sans être aucunement un message de négation du réel. Dans un essai récent sur *les Masques*, j'ai trouvé la description d'un masque du Congo belge, d'un masque double, où il y a deux visages humains: un visage diurne et un visage noctur-

ne. Un visage diurne avec les yeux grands ouverts, et un visage nocturne avec les yeux fermés par le sommeil. Le visage diurne marque l'inquiétude. Le visage nocturne, l'apaisement, la sérénité. Lorsque l'esprit rêve, l'inquiétude disparaît. Le jour, elle réapparaît, lorsque le réel s'impose.

J'ai l'impression que l'on trouve chez Balzac ces deux attitudes: l'attitude de sérénité et l'attitude d'inquiétude et d'horreur parfois.

A Balzac comme à Baudelaire convient cette définition de la voyance, que j'emprunte au poète des *Fleurs du Mal*:

Derrière les décors

De l'existence immense,

Au plus noir de l'abîme

Je vois distinctement des mondes singuliers.

Ces «mondes singuliers» expliquent, mieux que son réalisme, l'attrait nostalgique que Balzac exerce sur nous.

Jacques Langlade



Grands Magasins

Cicular

(S.A.E.)

Les Magasins les plus élégants d'Égypte

R.C. 26426

La Musique des Anciens Egyptiens

Conférence

de **M. Hans Hickmann**

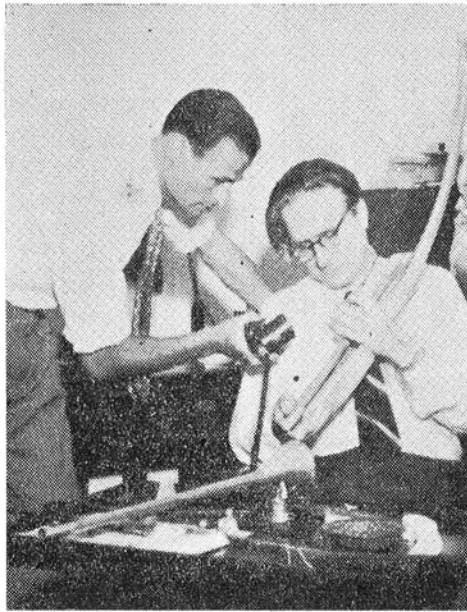
Docteur en Musicologie

Membre Correspondant de la Société de Musicologie Française

Faite au Caire, aux «Amitiés Françaises», le 25 mai 1949.

La musique a joué un grand rôle dans la vie religieuse et sociale des anciens Egyptiens. Le visiteur des tombes thébaines ou des monuments de Sak-kara est frappé par l'impression d'une intense vie sonore au temps des Pharaons. Que de fois les scènes murales représentent des ensembles de musique, que de fois des instruments de musique véritables garnissent la collection d'objets pieusement déposés auprès des momies. L'étude approfondie des représentations et des instruments des anciens Egyptiens commence à jeter une nouvelle lumière sur ce que fut la musique dans l'antiquité pharaonique.

Chose curieuse: les instruments de percussion, si répandus aujourd'hui en Egypte, sont beaucoup plus rares dans les temps anciens. Quelques découvertes exceptionnelles permettent d'affirmer que les instruments à membranes étaient connus dans l'ancienne Egypte. C'est ainsi qu'un tambour a été trouvé à Béni-Hassan dans une tombe du Moyen-Empire; de même, quelques rares timbales à main ont été découvertes dans des tombes plus récentes. On n'en saurait donc déduire que les instruments rythmiques étaient inconnus.



Le Professeur Hans Hickman enregistrant un concert de musique pharaonique pour la Radiodiffusion française.

Les musiciens de l'ancien Empire utilisaient de très belles castagnettes en ivoire, souvent finement sculptées, dont le jeu produisait un son clair et sec. Leur signification rythmique et musicale nous échappe encore, mais on peut supposer qu'elles ont servi surtout dans la musique d'accompagnement de danses.

Les fouilles entreprises, selon les désirs de S.M. le Roi, par l'éminent égyptologue Zaki bey Saad, ont prouvé que de tels instruments avaient atteint un certain degré de perfectionnement à l'époque des premières dynasties et constituaient le fond de l'orchestre égyptien antique.

Cette constatation importante peut s'appliquer encore à d'autres instruments, tels que les hochets qui sont connus comme instruments du culte. Plus tard s'ajoutent à cet «orchestre rythmique» les instruments sacrés des prêtres et prêtresses, connus sous leur nom grec de «sistres», ainsi que des clochettes, castagnettes en métal, grelots, et cloches de toutes sortes.

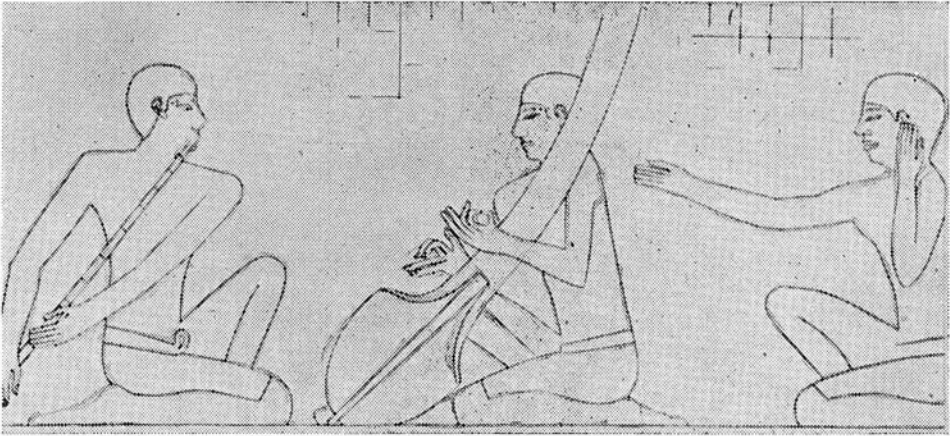
En ce qui concerne les instruments à cordes, il est permis de penser, jusqu'à preuve du contraire, que l'Egypte est le berceau du plus

parfait des instruments à cordes: la harpe. Des harpes conservées ainsi que des représentations murales, on peut déduire que cet instrument a atteint un état de parfait développement déjà à l'époque de l'Ancien Empire. Il se présente en grande diversité petites harpes, jouées par les grandes dames de la société, de dimensions plus grandes, jouées par des musiciens se tenant debout pour accéder aux hautes cordes, et d'autres encore qui se posaient sur l'épaule et atteignaient la grandeur de nos guitares modernes.

intimité touchante montrent le maître de la maison avec sa femme jouant de la harpe, ou les enfants d'un défunt offrant à celui-ci un petit concert, premiers vestiges d'une «musique de chambre» intime.

L'armée, naturellement, possédait aussi ses musiciens de métier, et des artistes professionnels prêtaient leur concours à certaines fêtes dans les grandes solennités. On connaît même les émoluments que ces musiciens réclamaient pour prix de leurs services.

La musique n'était d'ailleurs pas le privi-



Musiciens et chanteurs d'après les peintures d'un tombeau thébain.

Si un jour on peut reconstituer l'échelle des sons de ces instruments, on aura fait un grand pas dans les recherches sur la culture musicale au temps des Pharaons.

Dans le domaine des instruments à vent de cette époque lointaine, la découverte sensationnelle de véritables trompettes a permis d'établir exactement le son, le timbre et les notes qu'on en pouvait obtenir. De même, les flûtes, clarinettes et hautbois en bon état de conservation fournissent d'après la disposition des trous, une ébauche de gamme qui, après étude, nous révélera certainement un jour les gammes de la musique de l'ancienne Egypte.

La musique jouait un grand rôle dans la vie quotidienne de l'Égyptien. Certains des instruments sont, il est vrai, réservés au culte, tel notamment le «sistre» dont la fonction liturgique est bien connue: ils permettaient d'accompagner les chants des prêtres au moment des cérémonies. Certaines inscriptions sur les instruments mêmes, attestent qu'ils étaient déposés sur l'autel comme dons votifs et consacrés à une des divinités.

Mais l'exécution de la musique n'était pas le seulapanage du culte. Des scènes d'une

lège exclusif de la classe riche; les fouilles qui ont permis de se faire une idée des cités ouvrières prouvent que la culture musicale s'était répandue parmi les gens du peuple.

Il est intéressant de relever que les Égyptiens pratiquaient la musique d'ensemble. Il existe des représentations de véritables orchestres, constitués par plusieurs exécutants de chaque groupe instrumental.

L'enseignement de la musique se faisait oralement, aucune sorte d'écriture musicale n'ayant été trouvée. C'est ce qui en rend l'étude très difficile. Mais comme certains chants ont pénétré, soit dans la liturgie copte-égyptienne, soit dans la musique religieuse éthiopienne, et que, d'autre part, la musique grecque s'est laissée profondément influencer par la musique égyptienne, il est à espérer qu'un jour viendra où, par un travail philologique de confrontation et d'élimination, de même que par l'étude du folklore égyptien, on parviendra à reconstituer l'ensemble de la musique vocale et instrumentale de l'époque pharaonique.

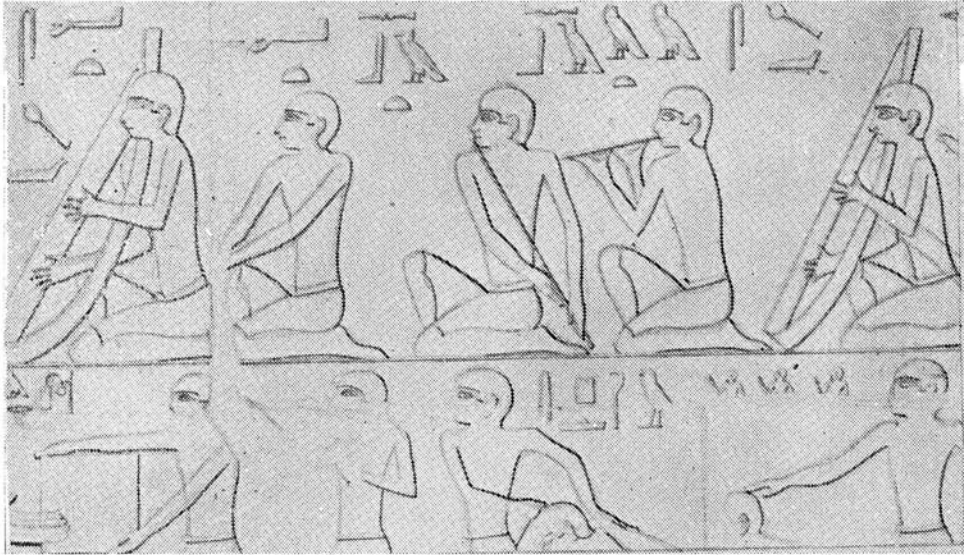
J'aimerais vous faire entendre quelques rythmes et notes obtenues des instruments anciens. Il s'agit en partie d'instruments origi-

naux, retrouvés intacts tels qu'ils avaient été déposés au temps des pharaons, dans les tombeaux, pour tenir compagnie, de leurs sons fins et grêles, à l'âme du défunt dans la vie de l'au-delà. Un instrument rythmique, qu'on trouve le plus souvent, est une sorte de castagnettes, appelé scientifiquement «planchettes entrechoquées». Il consiste en deux baguettes fines, soit en bois soit en ivoire, que l'on frappe l'une contre l'autre pour marquer le rythme, ou qu'on emploie comme castagnettes. Le cliquetis de ces instruments soutenait de son rythme les défilés des soldats, les processions et les danses, ainsi que tout genre de musique d'accompagnement pour les évolutions chorégraphiques.

Comme vous l'avez constaté, il s'agit plutôt d'un bruit musical que de notes véritables.

A part les cloches, les sistres étaient depuis toujours l'instrument rituel de préférence. Le sistre est un hochet dont les rythmes sont obtenus par des rondelles métalliques enfilées et glissant sur une tige métallique. Cet instrument était employé dans tous les cultes, surtout ceux des déesses; il est l'instrument préféré de Hathor et d'Isis. Le sistre est encore aujourd'hui en usage chez les Coptes d'Ethiopie et d'Egypte. Sa sonorité fine nous transporte par son tintement rythmé dans les vastes temples de l'époque héroïque de l'ancienne Egypte lors de l'accomplissement des rites.

Deux grands sistres dorés ont été trouvés dans le tombeau inviolé du roi Tout-Ankh-Amon, lors de sa découverte dans la Vallée des Rois. Ils se trouvaient déposés à côté de deux trompettes royales, fabriquées en or et



Un orchestre pharaonique au complet (harpes et flûtes).

Il en est tout autrement des cloches: très souvent on a trouvé des clochettes dans les tombeaux d'enfants qu'on voulait prémunir, par le tintement mélodieux de ces instruments, contre l'influence néfaste des mauvais esprits. Les cloches pharaoniques sont ornementées de représentations mythologiques. Les parois sont décorées d'une tête de chacal, d'un crocodile, d'un bélier ou d'une tête de taureau. Les Coptes ont adopté l'usage des clochettes, et c'est grâce à eux que l'usage de la cloche s'est transmis à l'Eglise Chrétienne. Voici quelques notes authentiques de clochettes anciennes égyptiennes, dont les sons excellent par la pureté des notes et du timbre.

argent, et portant l'effigie du Roi et des grands Dieu. Les trompettes pharaoniques étaient le symbole de la Royauté, de la puissance divine du pharaon et de son pouvoir de grand commandant, de chef suprême de l'Armée égyptienne. Le son de ces trompettes est puissant et ressemble un peu aux notes plus aiguës de nos trompettes et clairons.

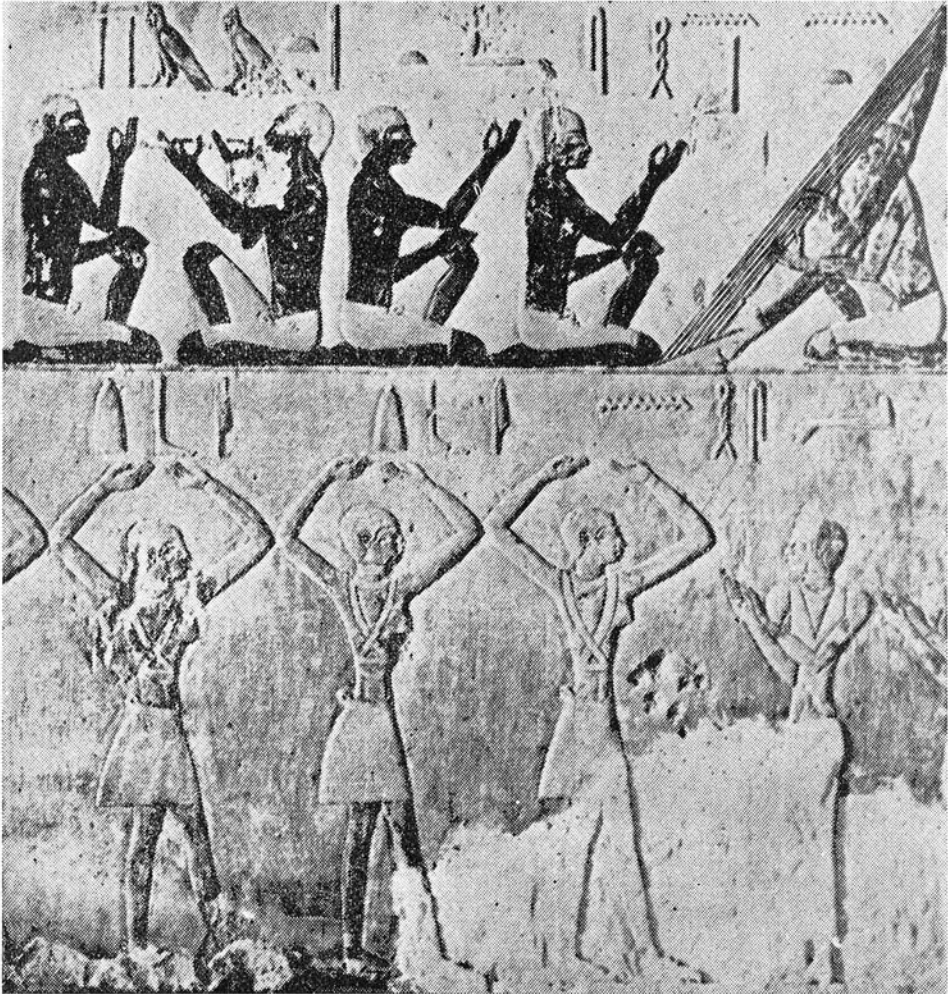
Les instruments à anches, de l'ancienne Egypte, se divisent en clarinettes et hautbois. Les premières étaient jouées depuis le début de l'histoire égyptienne, lors des grandes fêtes, et sont devenues seulement par la suite des instruments populaires. Le hautbois, par contre, n'a jamais exercé des fonctions très

solennelles: on le trouve représenté, joué par des musiciennes et par des danseuses, engagées pour divertir les invités des grandes maisons. Le hautbois apparaît d'ailleurs seulement à partir du Nouvel Empire en Egypte. Plusieurs beaux spécimens ont été trouvés dans les sarcophages, près des momies de femmes. L'usage de déposer des instruments de musique dans des tombeaux a dû être d'ailleurs répandu, puisqu'on a trouvé même une paire de cymbales dans le sarcophage d'un magistrat sacerdotal.

Parmi tous les instruments de musique, les

harpes sont certainement les plus caractéristiques de l'Egypte ancienne. A partir de l'Ancien Empire, la grande variété de ses formes indique que le musicien égyptien attribuait une grande importance à cet instrument dans la musique religieuse et la musique de chambre. Mieux que les paroles, les sonorités suaves et douces de ces instruments, évoquent la grandeur de cette civilisation disparue depuis longtemps et le niveau d'une musique qui nous parvient à travers les âges, pour nous apporter le message de l'Egypte des Pharaons.

Hans Hickmann



Chanteurs et musiciens accompagnant des danseuses (stèle du Moyen-Empire conservée au Musée du Caire).

Monsieur Joseph Joubert

ou

L'Art d'être un Ami

Conférence

de **M. Jean Charles-Roux**

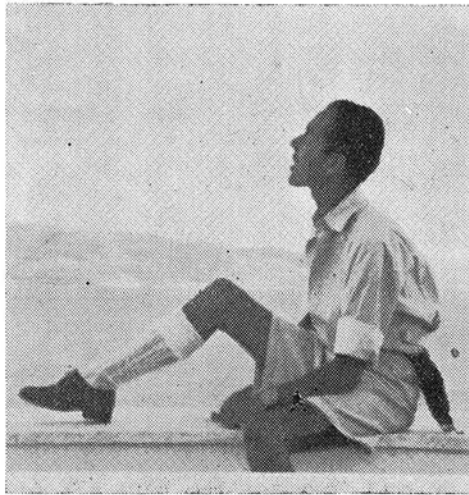
Secrétaire d'Ambassade

Faite à la Salle du «Parnasse» à Athènes, le 3 février 1949, sous les auspices de la Ligue Franco-Hellénique.

Voici plus de trois ans que je suis parmi vous; aussi ai-je pensé qu'il était temps de venir vous parler d'amitié. Cependant, comme une certaine délicatesse veut qu'on ne puisse traiter d'un tel sujet directement, j'ai choisi, pour ce faire, d'étudier devant vous le cas de cet homme dont la célébrité n'est pas immense, mais dont le charme et la tendresse le furent: Monsieur J. Joubert.

Joseph Joubert fut, pour ainsi dire, le pendant de Madame Récamier dont je vous parlai l'année dernière. Car c'est une des plus précieuses singularités de Paris, en ce 18^{ème} siècle finissant et au début du 19^{ème}, que d'avoir été marqué par la présence simultanée de l'homme et de la femme qui ont su le mieux pratiquer l'amitié et qui y ont consacré leur vie.

Or remarquez-le: parmi les points dont vous connaissez certes les principaux, par lesquels les hommes se différencient des femmes, il en est un auquel vous n'avez peut-être pas réfléchi et qui est justement la manière de se faire des amis et de les conserver. L'amitié, en effet, qui est sans doute le sentiment le plus pur que l'on puisse trouver dans le coeur humain, puisque c'est un don gratuit, un de nos rares dons d'affection en échange duquel nous ne demandons rien, l'amitié qui est l'inclination par laquelle nous



M. JEAN CHARLES-ROUX

nous apparentons le plus aux anges, puisqu'elle n'est faite que d'une tendresse aérienne et qu'elle n'a pas de limite de principe, étant susceptible de s'étendre à des êtres qui n'ont ni nos opinions, ni nos goûts, ni le même passé que nous, l'amitié, est, en effet, pour les femmes une voie qui mène à l'établissement d'un royaume dont le territoire peut être la suite somptueuse des salons d'un palais ou une simple chambre de couvent, comme ce fut le cas successivement pour Juliette Ré-

camier, mais, où celle que l'on y trouve, est toujours une souveraine. Exceller dans l'art d'avoir des amis, est le plus sûr et le plus merveilleux moyen pour une femme d'accéder à la renommée. C'est aussi, je vous l'avoue Mesdames, l'un de vos secrets devant le quel je m'ébahis le plus, que votre talent de vous faire de la gloire avec de l'intimité.

Pour les êtres de ma sorte, au contraire, l'amitié développe, autour de ceux qui en sont un centre, une ombre silencieuse et discrète, une atmosphère de confessionnal.

Voilà pourquoi Joseph Joubert brille d'un éclat bien moindre que Juliette Récamier dans le ciel de la célébrité, quoiqu'il ait pratiqué l'amitié avec le même art incomparable, avec un des esprits les mieux meublés et les plus lumineux qui ait jamais existé et avec l'un des coeurs les plus tendres qui aient jamais battu.

Né dans un petit village du Périgord, en 1754, Joseph Joubert était fils d'un médecin de campagne. Aîné d'une nombreuse famille, il fut un enfant doux qu'on plaça à 14 ans à Toulouse chez les Pères de la Doctrine Chrétienne. Lorsqu'il y eut accompli ses études, il se prépara à passer du rang des enseignés à celui des enseignants, et à demeurer dans cet ordre. Il aimait, en effet, l'ambiance de cette maison. Il appréciait la valeur de l'éducation qu'elle donnait, dont il avait lui-même profité et qui dressait les enfants «à distinguer et à goûter tout ce qui doit charmer l'imagination et le cœur.» Il ne pouvait donc envisager d'existence plus enviable que de partager le sort de ces maîtres dont la vie s'écoulait, sans souci de l'avenir, dans une retraite studieuse et au contact d'une jeunesse perpétuellement renouvelée, à laquelle ils s'efforçaient d'inculquer, avec un zèle épuré par le désintéressement, tous les raffinements et toutes les délicatesses de l'esprit et de l'âme. Malheureusement pour Joseph Joubert, la fragilité de sa constitution ne lui permit pas de supporter les fatigues de l'enseignement. Il quitta donc les Pères de la Doctrine Chrétienne et Toulouse, pour venir s'installer à Paris.



J. JOUBERT

Là il vécut, comme on vivait alors, même lorsqu'on était un très petit bourgeois du Périgord, c'est-à-dire sans faire autre chose que dépenser l'argent que lui envoyait sa famille et sans autre souci que de causer. Que voulez-vous? il avait 24 ans, et il avait rencontré dès les premiers temps de son séjour La Harpe, Marmontel, d'Alembert et surtout Diderot, soit les plus beaux esprits de l'époque. A leur contact il élargit le cercle de ses curiosités, et tourna son intérêt, avec la fougue de la jeunesse, non plus seulement vers les auteurs de l'Antiquité, mais aussi vers les littératures anglaise, espagnole et allemande, vers toutes les écoles de philosophie, vers les découvertes scientifiques, et même vers les voyages de ceux qui exploraient en ces temps les archipels du Pacifique et de l'océan Indien. Il apprit en somme tout ce qu'il n'avait pas trouvé chez les Pères et un peu plus, je crois, qu'il n'aurait dû. Car il écrivit plus tard, en faisant allusion à cette époque:

— «Mon âme habite un lieu par où les passions ont passé. Je les ai toutes connues.» Ou bien encore, ce qui laisse un peu rêver:

— «Le temps que je perdais dans les plaisirs, je le perds maintenant dans les souffrances.»

Car Joubert avait une santé détestable, que les années évidemment ne firent qu'altérer davantage. «Ce qui sert à la pensée, comme il le confiait au comte Malè, abondait en lui, tandis que ce qui sert à la vie y était en petite quantité.» Mais cette extrême délicatesse de son être physique contribua beaucoup à l'originalité de son personnage et l'amena à développer ses facultés dans une voie tout-à-fait particulière. Cela ressort, du reste, fort bien d'une description qu'il a donnée de lui-même dans une lettre à une amie, et où il commence par faire allusion à son cerveau dans les termes que voici:

— «Si la moelle en est exquise, l'enveloppe n'en est pas forte. La quantité en est petite et ses ligaments l'ont uni aux plus mauvais muscles du monde. Cela me rend le goût très difficile et la fatigue insupportable. Cela me rend en même temps opiniâtre dans le travail, car je ne puis me reposer que quand j'atteins ce qui m'échappe. Mon âme chasse aux papillons et cette chasse me tuera. Je ne puis ni rester oisif ni suffire à mes mouvements. Il en résulte (pour me juger en beau) que je ne suis apte qu'à la perfection... Il n'y a que cela qui me sème et qui puisse me contenter. Je vais donc me faire une sphère céleste et fort paisible, où tout me plaise et me rappelle, et de qui la capacité ainsi que la température se trouvent exactement conformes à la nature et à l'étendue de mon pauvre



La maison de Savigny-sur-Orge où fut achevé le génie du Christianisme. Cette maison appartenait à Pauline de Beaumont.

petit cerveau. Je prétends ne plus rien écrire que dans l'idiome de ce lieu. J'y veux donner à mes pensées plus de pureté que d'éclat, sans pourtant bannir les couleurs, car mon esprit en est ami. Quant à ce que l'on nomme force, vigueur, nerf, énergie, élan, je prétends ne plus m'en servir que pour monter dans mon étoile. »

Eh bien, tout Joubert est en ces quelques lignes, avec ses servitudes physiques et son enjouement, avec son sens du sérieux de la vie et cette transparence de pensée et de corps, qui faisait que pendant des mois entiers il ne pouvait rien avaler de solide sans s'en trouver à la fois malade et complètement stupide, avec sa résignation aussi angélique, qui l'incitait à rendre grâce à la Providence pour l'état dans lequel Elle l'avait mis, à condition qu'Elle lui laissât « toujours la capacité d'être heureux par des idées et par des sentiments. »

Ses sentiments eurent cependant souvent à souffrir de sa mauvaise santé, comme la fois où il suffit qu'un brouillard survînt pour détruire le beau projet auquel il tenait tant et pour le mettre hors d'état d'accompagner en voiture Madame de Beaumont revenant du Theil à Villeneuve-Le-Roi.

A vrai dire, je crois que Joubert aurait fort peu vécu s'il n'avait été marié à la plus sage et à la plus attentive des femmes. Car, si elle n'y avait point veillé, il eût vite fait de donner à ses amis, avec les trésors de son esprit, de son cœur, de sa bibliothèque et de son écritoire, les quelques forces de vie qui lui avaient été départies.

Joubert avait épousé Mademoiselle Moreau de Bussy dans des circonstances qui me paraissent de nature à éclairer son caractère. Il avait rencontré cette personne dans une charmante petite ville qu'on trouve sur les bords de l'Yonne et qui s'appelait Villeneuve-Le-Roi. Car c'était là qu'il était venu se réfugier pour fuir les désordres les insolences et les cruautés dont l'esprit de concupiscence qui est à mon sens le seul motif réel de la plupart des révolutions, emplissait le Paris d'alors. Dans le calme de ce site provincial que les remous révolutionnaires n'avaient pas encore atteint, Joubert se lia fort avec la famille de Bussy. Elle se composait d'une bande de jeunes enfants qu'élevaient un frère et une soeur aînés. Ceux-ci étaient à peu près de l'âge de notre héros. Ils avaient des lettres, de l'esprit et de l'âme. Joubert les aimait d'une amitié profonde, et, comme nul mieux que lui ne s'y connaissait dans ce commerce à la fois tendre et pur, il entra très avant dans leur intimité. Mais soudain le frère aîné mourut; avec lui disparut le chef et le sou-

tien de cette famille. Comme vous pouvez le concevoir, Mademoiselle de Bussy en fut au désespoir. Joubert fit tout ce qu'il put pour la consoler, et les lettres qu'il lui écrivit en ces circonstances sont parmi les plus belles que nous ayons de lui. Mais rien n'y fit. Alors ne trouvant plus d'autre consolation à offrir à cette grande douleur, il tendit sa main. On l'accepta. De ce jour Joubert eut auprès de lui, une ménagère qui s'entendait à régler non seulement l'ordre de sa maison, mais aussi le régime de ses visites, de ses lectures, de sa vie intellectuelle et affective, avec un tact, avec une intelligence et une modestie qui permirent à cet ensemble d'une âme si sensible dans un corps si fragile d'atteindre jusqu'aux 70 ans.

Je ne sais si Madame Joubert, en prolongeant ainsi le séjour terrestre de son mari, lui fit un immense plaisir. Car il y avait, au fond de lui, un impatient désir d'évasion vers la paix infinie, l'âme étant tout pour lui, tandis que les jours, les événements, le corps et même la vie n'étaient que les éléments d'un moule dans lequel elle se forme pour son entrée au Paradis. Ce Joubert, ce brillant causeur, ce chatoyant philosophe qui cherchait perpétuellement parmi les humains, un frère, une amitié, une communion, n'a jamais cessé non plus de tendre sa ferveur, à travers l'Inconnu, vers Celui qui est capable de bien écouter, de tout comprendre, d'aider, et de donner toujours en ne demandant jamais: il avait la curiosité et l'amour de Dieu. Ne serait-ce pas pour cela justement qu'il a su si bien comprendre et aimer ses semblables?

Tel était le personnage. Venons-en maintenant à sa société.

Cette société, il allait moins vers elle, à cause de sa santé qui rendait ses sorties rares et imprévisibles, qu'elle ne venait chez lui. Or ce chez lui était double. C'était tantôt la maison de campagne qu'il avait achetée dans la ville natale de Madame Joubert, en ce Villeneuve dont le paysage calme, frais et harmonieux convenait à ses goûts, tantôt son appartement parisien de la rue Saint-Honoré. Là on le trouvait tout en haut de l'immeuble, dans une galerie transformée en bibliothèque où, selon son vœu, « beaucoup de ciel se mêlait à peu de terre ». Il s'y tenait généralement, assis dans son lit, à demi vêtu d'un spencer de soie claire et entouré de livres.

L'atmosphère de son intérieur était, de plus, paisible et charmante. Car Joubert n'était point de ceux qui, réservant toutes leurs grâces pour le dehors, n'apportent dans la vie de famille que les caprices de leur humeur ou les langueurs de leur ennui. Aimable avec

les siens autant sinon plus qu'avec les étrangers, il avait pour précepte « qu'il faut porter son velours en dedans et faire plaisir à toute heure. » Cela lui valait une sorte d'auréole de sérénité.

Quant à ceux qui venaient le voir, il ne leur demandait rien, même pas de l'aimer, mais seulement de se faire aimer. Et alors comme il savait les aimer ! Car il tenait à ses amis par un unique et ardent « désir de leur bonheur qui ne s'éteignit en lui qu'avec la pensée et le souffle. »

Aussi que ce fut pour les duchesses de Duras ou de Lévis, pour Mesdames de Guittaut, de Gontaut, de Vintimille ou de Châtenay, pour le comte de Bonald, pour le comte Môle, pour Chênedollé, Fontanes ou le ménage Chateaubriand, il n'était d'attention qu'il n'eût pour eux et de service qu'il ne fût prêt à leur rendre. Car ce Joubert, qui était si près d'être un pur esprit, savait pourtant que l'amitié ne se nourrit pas seulement d'un échange d'idées.

Fontanes par exemple dut à sa sollicitude vraiment paternelle le plus heureux des mariages, puis les plus délicates consolations lorsqu'un de ses enfants mourut, enfin nombre de séjours charmants à Villeneuve-Le-Roi, où Joubert cédait à son ami sa propre chambre, son cabinet de propreté, son temps, ses loisirs, ses occupations, en l'assurant que le plaisir de l'avoir pour hôte passait de beaucoup tout ses sacrifices.

Chateaubriand lui aussi, jouira de cette hospitalité et se verra mettre à sa disposition, pour une saison entière, l'appartement de la Rue St. Honoré où il vivra avec sa femme, entre le retour de son premier séjour à Rome et son départ pour la Suisse. Ce fut là que René apprit la mort de son Amédée, de cette soeur Lucile qu'il avait tant aimée et Joubert constata, contrairement à ce que l'on a « prétendu », depuis qu'il en fut plongé dans une profonde affliction. Plus tard, Joubert tentera d'empêcher Chateaubriand d'acheter la ruineuse propriété de la Vallée-au-Loup. Mais il n'insista pas parce que Chateaubriand lui répondit avec une obstination si douce que, de pure lassitude et d'attendrissement aussi, il se laissa convaincre de l'utilité de cette acquisition.

Quant à Chênedollé, il dut à Joubert sa carrière universitaire et de ne pas être oublié de l'Académie. D'autre part si le comte Môle n'écrivit pas des livres plus illisibles encore que ceux qu'il nous a laissés, l'influence de Joubert en est seule responsable.

Car notre ami veillait avec une attention méticuleuse et inlassable sur l'évolution intellectuelle de ceux qu'il aimait et sur leurs

oeuvres, auxquelles il s'intéressait comme si elles avaient été les siennes. Il ne se lassait pas d'expliquer à chacun ce que devait être sa mission en ce monde, et ses conseils n'étaient aussi pertinents et aussi recherchés par conséquent, que parce que les données d'une intuition affective s'y mêlaient à celles d'un esprit clair et extraordinairement cultivé. Il faut lire sa correspondance avec Madame de Beaumont et avec Chateaubriand pour constater tout ce que ce dernier lui doit. Joubert fut vraiment, pour le génie de l'auteur d'Atala, ce que fut l'étoile pour les Rois Mages.



CHATEAUBRIAND

Il agit de même avec Chênedollé et le comte Môle, toujours soucieux de respecter chez l'un la pudeur des poètes, et de satisfaire chez l'autre le besoin de discussion des moralistes.

Mais, comme il pensait qu'il ne pouvait y avoir de fécondité intellectuelle valable, sans une certaine joie intérieure qui donnait du délié aux pensées et de la transparence à leur expression, il s'efforçait sans cesse de créer cet état chez tous ceux auxquels son cœur l'avait attaché. Aussi n'était-ce pas seulement des idées et des avis littéraires qu'il cédait à mains pleines aux amis de son entourage,

mais également une surabondance d'encouragements, de consolations et de conseils moraux. Il était passionnément intéressé au bonheur des autres et constamment préoccupé d'en assurer les assises spirituelles. C'est ainsi qu'il se désolait de voir Fontanes, aveugle aux horreurs du champ de bataille, s'enthousiasmer pour les guerres de l'Empire, ou de constater qu'une de ses amies de province était tombée à la suite d'un deuil dans une affliction véritablement déraisonnable. A celle-ci il fit des visites fréquentes, il écrivit des lettres nombreuses et interminables, au cours desquelles il lui donna cette belle définition de ce que doit être notre façon de pleurer les disparus :

— « Ce qui honore ceux qui ne sont plus, c'est une douleur modérée, à qui sa modération même permet d'être aussi durable que la vie de celui qui l'éprouve... une douleur haute qui permet aux occupations et même aux délassements de la vie de passer, en quelque sorte, sous elle; une douleur calme qui ne nous met en guerre ni avec le sort, ni avec le monde, ni avec nous-mêmes, et qui pénètre une âme en paix, dans les moments de son loisir, sans interrompre son commerce avec les vivants et avec les morts. »

Cet avis était si beau et si bien exprimé qu'il fut suivi. Mais il arriva bien plus fréquemment à Joubert de connaître cette épine de l'amitié qui est de sentir très justement ce qui conviendrait à ceux que l'on aime et de n'en être que fort peu écouté. Cela lui advint notamment avec Chateaubriand dont il était sans doute l'ami le plus intime, et qu'il n'appelait jamais que « ce pauvre garçon ». Car il savait que, malgré tous ses prestiges, l'Enchanteur ne connaîtrait ni bonheur ni sérénité, tant qu'il ne soumettrait pas sa vie personnelle et ses agissements à la discipline de son idéal religieux. Or Joubert ne vécut pas assez longtemps pour pouvoir constater une évolution dans ce sens chez l'auteur du « Génie du Christianisme. » Pourtant il ne se découragea pas. Il se détourna encore moins. Il continua de l'aimer et de clamer dans le désert, tout en l'admirant. Car « quand ses amis étaient borgnes, il les regardait de profil. »

Ce mot qui est de lui, prouve son parti-pris de bienveillance et sa volonté d'aimer. Mais cela ne lui suffisait pas. Il tenait aussi à rendre la vie de ceux qu'il aimait aussi agréable que possible. Et, pour cela, il s'ingéniait à perler leurs années d'une rosée d'attentions délicates. C'était ainsi qu'à chaque retour de la Sainte-Madeleine, il envoyait à Madame de Vintimille un petit cadeau précieux, tandis qu'il se faisait acheter pour lui-

même des tubéreuses. Cela l'aidait, en effet, à évoquer plus précisément le jour, où, auprès d'un massif de ces fleurs, il avait apprécié pour la première fois, en compagnie de Chateaubriand, l'intelligence et la conversation de cette femme supérieure.

Il avait aussi l'art des cadeaux touchants, qui consiste à donner inmanquablement ce à quoi l'on tient le plus. Pour lui, c'était ses propres livres, toujours d'une édition rare ou d'une reliure charmante, et rendus plus précieux encore par des annotations de sa main.



LE VICOMTE DE BONALD

Il les envoyait accompagnés de lettres que je trouve, pour ma part, parmi les plus séduisantes qui aient jamais été écrites. Légères, gracieuses, elles ne sont jamais marquées d'une ride d'ironie, si ce n'est à l'égard de lui-même. Car il considérait qu'envers le prochain, la malice et la raillerie « étaient le moins aimable, le moins excusable des plaisirs défendus, et le seul, hélas, que le monde croit innocent. » N'est-ce là faire preuve, pour un homme fort spirituel, d'une bienveillance quasi héroïque? Mais Joubert savait sacrifier bien d'autres choses encore que des mots d'esprit, au bonheur de ses amis. C'est ainsi que lui, qui n'avait d'autre plaisir que de les voir et qui avait tant besoin d'être entouré de leur affection, se refusait à les re-

cevoir quand il estimait qu'il était dans un état qui les affligerait. Il éprouvait, prétendait-il, moins de peine à se priver de leur présence qu'à sentir qu'il leur infligerait une déception, ne fût-elle que d'un quart d'heure, de quelques minutes, d'un instant. Il y a là, ou bien une insupportable coquetterie, ou bien une sublime charité, et plus probablement un peu des deux.

Quoi qu'il en soit, ce grand prêtre de l'amitié ne se montrait à ses fidèles qu'en son mieux, « de la paix et de l'espérance ayant les yeux sereins », comme l'a écrit de lui son ami Fontanes.

En son mieux il devait être charmant. Car, « s'il n'écrivait pas de livres, il lisait tous ceux des autres et causait sans fin de ses jugements, de ses impressions. Or ce n'était pas un goût simplement délicat et pur que le sien; c'était une pensée hardie, provocante, un essor. » Il faisait parler les autres autant qu'il parlait lui-même. Il aimait, en effet, à ce qu'auprès de lui, chacun eût toute sa valeur et la sentit. Il y réussissait, ayant ce don, qui tient à la fois à une extrême bienveillance et à beaucoup d'attention, de féconder, même dans les esprits les plus timides, les germes de la pensée, et de les faire fleurir. C'était surtout aux femmes qu'il produisait cette sorte de complaisance inspiratrice. Et voilà qu'il dansait avec elles de longues valse spirituelles qui les enchantaient.

Il lui fallait du reste de la danse, du chatolement, du jeu en toute chose. Il avait horreur des sentencieux, du figé qu'il prétendait, avec raison, être contraire aux lois de la vie. Aussi même ses jugements littéraires étaient-ils exprimés avec enjouement. Il disait, par exemple, au cours d'un parallèle entre les littératures de la Grèce antique et de la France: — « Notre véritable Homère, l'Homère des Français, qui le croirait? c'est La Fontaine. »

Ou bien encore à propos des lettres latines:

— « La facilité est opposée au sublime. Voyez Cicéron, rien ne lui manque que l'obstacle et le saut! »

Et enfin, définissant l'un des plus brillants de ses compatriotes:

— « Voltaire a, comme le singe, les mouvements charmants et les traits hideux. »

Je pourrais multiplier les citations de ce genre. Il lui suffisait de regarder l'un des livres de sa bibliothèque pour que surgissent instantanément, de ses lèvres des souvenirs, des remarques, de courtes dissertations allègres et lumineuses sur des sujets allant de la métaphysique et de la philosophie la plus ardue à la simple chronique des jours.

Mais ce qui était particulièrement attachant dans la conversation de Joubert, c'est qu'elle était toujours entièrement à votre intention. Par elle, il ne cherchait pas, en effet, à se faire valoir, il cherchait seulement à servir son interlocuteur, à l'enrichir, à l'affiner, « et à faire passer, selon sa propre expression, le sens exquis dans le sens commun ou à rendre commun le sens exquis. » Ou bien, s'il vous sentait soit solitaire, soit troublé, il s'efforçait de vous faire participer à cette grande communion de la pensée humaine dont, malgré les distances et malgré le temps démontaignent toutes les littératures. Il est incontestable disait-il « que les écrivains qui ont de l'influence ne sont que des hommes qui expriment parfaitement ce que les autres pensent et qui réveillent dans les esprits des idées ou des sentiments qui tendaient à éclore. » Il savait ainsi établir des connivences entre les beautés qu'il apercevait dans les coeurs et celles qu'il découvrait dans les livres, dans ces livres sous lesquels il cherchait toujours l'homme. A son sens, en effet, l'esprit ne devait jamais se séparer de l'âme, et chez lui ce couple demeura toujours indissolublement uni.

Aussi son esprit était-il perpétuellement distrahit de ses travaux critiques ou littéraires par les perspectives douces et infinies de son monde intérieur, et par le désir de mettre partout les images ou les rayons qu'il trouvait sur les confins de son âme et des cieux. M. Joubert aimait à moraliser.

En morale, il était ce que Fra Angelico fut en peinture. Il prêchait la douceur, la grâce et la résignation. Si sa sensibilité le portait à souffrir de tout, sa confiance en la bonté de Dieu lui permettait de tout accepter avec sérénité. C'est ainsi qu'il accueillait ses maladies avec le sourire et qu'il s'efforçait de les supporter de même. Il croyait que nous avions le devoir d'être heureux. Lui-même essayait toujours de l'être autant qu'il le pouvait, et, lorsqu'il l'était peu, il disait à Dieu:

— « Vous le voyez, Seigneur, je ne puis faire davantage! Pardonnez à mon infirmité et au cours des événements! »

Il aurait voulu que même son enterrement « fût une cérémonie d'une tristesse douce qui n'exclût pas la joie, où il n'y aurait rien eu de lugubre ni de repoussant, et qu'il constituât un spectacle qu'on fût bien aise d'avoir vu. » Il désirait « exciter des regrets tels que ceux qui en seraient témoins ne craignissent ni de les éprouver ni de les inspirer eux-mêmes. » Sans doute, lui qui avait coutume de dire « qu'il se passerait fort bien de corps si on lui laissait toute son âme », avait-il le pres-

sentiment que, dans la mort aussi, l'on pouvait appliquer ce précepte qu'il s'était donné pour la vie:

—«Au lieu de me plaindre de ce que la rose a des épines, je me félicite de ce que l'épine est surmontée de roses et de ce que le buisson porte des fleurs.»

Il me semble que l'on ne peut vraiment sourire de façon plus gracieuse et plus spirituelle à la Destinée.

Mais il était des êtres auxquels Joseph Joubert ne souriait jamais: c'était les intrigants et les ambitieux. Il avait horreur de ceux qui prétendaient arrêter un monde livré aux mains de l'Inconnu, «en jetant à ses vagues le gravier et le sable fin de leurs petites combinaisons». A juste raison, il les trouvait des sots. Il avait également du dégoût pour tout ce qui était entaché de dogmatisme et de prétention. Je me demande même s'il ne préférerait pas des erreurs naïves et des sottises naturelles à des vérités qui n'auraient été telles qu'à grand renfort de réflexion. Et lui, ce savant, cet esprit si abondamment et si brillamment meublé, il va, par amour du naturel, par respect pour ces capacités d'intuition auxquelles il donnait toujours la primauté, il va jusqu'à écrire un jour à Madame de Beaumont qu'il ne faut connaître tout ce «que le monde a su que pour être ignorant en toute sûreté de conscience», et que «c'est seulement en pénétrant dans les puits de science qu'on s'aperçoit combien les ignorants ont naturellement de lumières et de clartés.»

Je crois en somme qu'il se serait fort bien passé, non seulement de son corps, mais aussi de sa délicieuse intelligence, si on lui avait laissé tout son cœur. Car c'est cela qui dominait en lui. Il en donna une preuve quand mourut Madame de Staël qu'il n'appréciait guère, mais qu'il pleura avec une affliction réelle simplement parce qu'il trouvait que ses amis à elle prenaient sa disparition avec trop d'indifférence. Par ce geste de pitié et de bonté, il ajouta peut-être, par delà la mort, une amitié nouvelle à toutes celles qu'il s'était acquises au cours des jours et qu'il s'était, si attentivement, employé à conserver.

«La vie, disait-il, est un ouvrage à faire, où il faut le moins qu'on peut raturer les affections tendres.»

Voilà ce qu'on apprenait quand on allait voir Joseph Joubert, dont la conversation me paraît avoir été un peu comme une comète. Elle passait aérienne et consistante, rapide et lumineuse, et vous laissait rêvant au ciel.

C'est qu'auprès de Joubert l'on ne trou-

vait pas seulement le constant souci de Dieu, mais aussi le constant souvenir d'une femme délicieuse qui ne touchait plus au monde que par les regrets et les affections qu'elle y avait laissées.



Paule de Montmorin, Comtesse de Beaumont
(miniature anonyme).

Joseph Joubert était marié depuis peu de temps, quand il fit la connaissance de Paule de Montmorin de Saint-Hénin, Comtesse de Beaumont. Elle lui apparut, pour la première fois, en Bourgogne, aux environs de Villeneuve — Le — Roi où il séjournait alors. Elle se tenait à la porte d'une chaumière, où de pauvres paysans l'avaient recueillie après que le château où s'était réfugiée sa famille eut été envahi par les révolutionnaires, et tous ses habitants enlevés à l'exception de la comtesse de Beaumont, et malgré ses supplications, parce que sa fragilité et sa pâleur en faisaient une victime trop chétive pour l'échafaud.

Les voilà donc face à face; lui qui, selon la définition de Victorine de Chastenay, n'était «qu'une âme qui avait rencontré un corps et s'en accommodait comme elle pouvait», elle «qui était une de ces apparitions touchantes qui ne font que glisser à travers la vie en y laissant une trace de lumière.»

Ces deux êtres fragiles, «pareils à certaines des figures d'Herclulanum qui coulent sans bruit dans les airs, à peine enveloppées d'un corps», ces deux êtres qui paraissaient ne tenir à la vie que par quelques liens prêts à se rompre et auxquels s'attachent toujours ceux qui les rencontrent, ces deux êtres s'aimèrent instantanément. C'était en un temps où ils étaient, du reste bien près d'être parfaits, puisqu'ils avaient encore les séductions de la jeunesse tout en étant presque désincarnés, puisqu'ils ne vivaient que d'espérance, de confiance en Dieu et de la charité de leurs frères, en ces jours de la Révolution où l'autorité en France s'en prenait avec tant de cruauté à tous les genres de supériorité.

— «Madame de Beaumont, comme l'écrivait Sainte Beuve, était d'une grâce infinie. Son esprit était prompt, solide, élevé; sa forme déliée et aérienne. Elle avait connu autrefois et goûté André Chénier. Monsieur de Rulhière avait fait graver pour elle un cachet qui représentait un chêne avec cette devise: «Un souffle m'agite et rien ne m'ébranle.»

«Mais elle me paraît avoir été plutôt une sorte de «roseau sentant» qui, tout en s'abandonnant à la moindre brise, renfermait une âme forte, ardente, capable d'un dévouement passionné. Frappée dans ses proches, victime d'une union mal assortie, elle aimait peu la vie; mortellement atteinte, elle la sentait fuir, et elle avait hâte de la donner. En attendant de mourir, son esprit distingué se prodiguait, heureux de répandre de douces approbations autour d'elle. On a dit de Madame de Beaumont qu'elle aimait le mérite comme d'autres aiment la beauté.»

Telle était cette Pauline de Montmorin, que Joubert aima du sentiment le plus vif dont fut capable sa nature délicate et exquise: c'est-à-dire d'une amitié infinie et de tous les instants. Il trouvait auprès d'elle, non seulement de la grâce sur une personne à laquelle il se sentait apparenté par leur fragilité commune, non seulement cette douceur et cette chaleur affectueuses dont sa nature avait besoin, mais aussi un étonnant stimulant de sa pensée. La présence de Mme de Beaumont était, pour lui, comme l'une de ces sources sacrées que l'Antiquité avait placées au pied de l'Hélicon; car elle faisait surgir dans son esprit un flot intarissable d'idées, d'opinions ou de vues nouvelles sur les sujets les plus divers. «Confidente de ses songes, de ses travaux et de ses écarts, de ses témérités anciennes et de sa sagesse qu'il estimait tardive, Pauline de Beaumont était pour Joubert à la fois la muse et le public.»

Aussi n'est-il pas étonnant que ces deux amis aient échangé bien des lettres, dont celles de Madame de Beaumont, pour être les plus rares, ne sont pas les moins charmantes, et bien des visites également, soit que Pauline de Montmorin séjournât chez les Joubert à Villeneuve-Le-Roi, soit que Joubert se rendit chez elle dans son appartement de la rue Neuve du Luxembourg, où elle s'était installée lorsque, une fois la Terreur passée, Paris redevint habitable.

Là, dans ce coin modeste de la capitale, s'est réunie pendant un temps autour de cette femme plus morte que vive, presque céleste déjà et animée pourtant de tant de jeunesse, d'ardeur et d'intelligence, une société petite, intime mais admirable. L'on y rencontrait le futur chancelier Pasquier, le comte Môle, Fontanes, Joubert, Chénédollé, Mmes de Rémuset, de Vintimille, de Vergennes et de Staël, Chateaubriand, et même sa sœur Lucile qui y fréquenta pendant tout un hiver, avant de retourner dans sa Bretagne pour y mourir dans une solitude immense et sous le poids d'un amour qui n'était pas moindre. Dans ces réunions paisibles où l'on ne s'occupait, sans y songer, que de ce qui est beau et élevé, on jouissait de l'esprit et de la tenue d'un dernier salon du 18^{ème} siècle, où les malheurs des temps et la présence de romantiques en herbe auraient fait entrer, comme autant de rayons de lune et de murmure de la forêt, du naturel, de la fraîcheur et une tendresse plus déclarée. Mais cette heureuse rencontre, comme la plupart des choses délicieuses de la vie, ne dura qu'un moment. Dès 1803, en effet, avec la mort de sa déesse, Joubert vit disparaître ce petit Paradis à la formation duquel, il avait contribué, puisque c'est lui qui y avait introduit ses éléments les plus célèbres et en premier lieu Chateaubriand.

Car, si la rencontre avec Madame de Beaumont apporta à Joubert des biens inestimables, on ne peut dire que ce dernier soit resté en dette à l'égard de son amie. Du jour en effet, où il la rencontra, il chercha perpétuellement, et il réussit souvent, à lui procurer tout ce qu'elle pouvait souhaiter. Il poussa son dévouement jusqu'à lui faire connaître cet homme dont il prévoyait qu'elle l'aimerait particulièrement.

J'ai dit que la comtesse de Beaumont était sensible au mérite comme d'autres à la beauté. Quand Monsieur de Chateaubriand, arrivé à Paris, lui fut présenté par Joubert, «elle reconnut le mérite sous sa forme la plus séduisante de poésie, et elle l'adora.» Ainsi Joubert lui procura-t-il, pour ses dernières années de vie, cette seule chose qui puisse

masquer et alléger à la fois les approches de la mort: une grande passion.

Le plus curieux, c'est que Pauline de Montmorin n'en aima pas moins Joubert et que lui l'en aima presque davantage. Cela s'explique sans doute par le fait que cette rencontre avec Chateaubriand, acheva d'établir la liaison de notre muse et de notre philosophe non pas sur le plan où les destinées se jouent, mais sur celui où elles ont leur naissance et leur aboutissement.

Et pourtant, que Mme de Beaumont fût sa voisine immédiate ou qu'elle fût loin au fond de l'Auvergne, Joubert veillait sur elle, se préoccupant sans fin des besoins de son esprit et s'affairant pour lui fournir les ouvrages qui pourraient, tout en perfectionnant ses pensées, lui «donner des jouissances ravissantes», où bien lui prodiguant mille conseils pour sa santé et l'assurant, lorsqu'elle consentait à prendre quelques précautions que son régime à elle lui faisait du bien à lui «rien que d'y penser.»

Il semble du reste que les courtes et rares périodes au cours desquelles Madame de Beaumont accepta de se soigner, et de marquer une brève halte dans sa course hâtive vers la mort, furent dues aux interventions de Joubert. Il avait trouvé, en effet, le seul argument auquel pouvait être sensible l'humble délicatesse de son amie: «Songez donc, lui écrivait-il, avec quelle incurable fidélité l'on vous aime... Guérissez et vivez pour ceux qui perdraient avec vous les délices de leur vie.»

Mais même ces tendres recommandations ne furent écoutées que par intermittences, et leur effet demeura vain. Quand Madame de Beaumont décida de partir pour Rome, afin d'y rejoindre Chateaubriand qui y servait alors comme secrétaire à l'Ambassade du cardinal Fisch, Joubert comprit, par un de ces pressentiments qui naissent des grandes affections, qu'elle s'éloignait à jamais. Il faut lire cette dernière lettre qu'il lui adressa: — «Votre départ dans les fatigues dont vous sortiez et votre immense éloignement, m'ont accablé», lui écrivait-il.

«Je ne crois pas avoir éprouvé un sentiment plus triste que celui dont je m'abreuvais tous les matins, comme d'un déjeuner amer, en me disant à mon réveil, depuis votre dernière lettre: Elle est maintenant hors de France, ou elle est loin.

«En d'autres temps, en d'autres circonstances, j'aurais eu, à vous savoir et à vous imaginer en Italie, précisément la moitié du plaisir que je ressentais à y être moi-même. En ce moment je n'en ai que la douleur. Vous aviez besoin de repos et vous allez chercher

une activité qui vous épuisera. Il me semblait qu'à chaque pas que vous faisiez, et à chaque regard que vous jetiez à droite et à gauche, vous dispersiez par les chemins quelque une de vos forces...

«Je ne vous ai plus, et sûrement je ne vous aurai de longtemps à ma portée pour entendre ce que je pense. Le plaisir que j'avais autrefois à parler est entièrement perdu pour moi... Ma vie intime va se passer toute entière entre le ciel et moi-même. Moi âme conservera ses habitudes, mais j'en ai perdu les délices. Vous me recommandez de vous aimer toujours. Hélas, puis-je faire autrement, quelle que vous soyez et quoi que ce soit que vous vouliez?...

«Adieu, cause de tant de peines, qui avez été pour moi si souvent la source de tant de bien. Adieu! Conservez-vous, ménagez-vous et revenez quelque jour parmi nous, ne fût-ce que pour me donner un seul moment l'inexprimable plaisir de vous revoir.»

Mais cela n'arriva pas. Car, comme vous le savez Madame de Beaumont ne revint jamais. Épuisée par le voyage, elle mourut à Rome, peu de temps après y être arrivée, dans une de ces maisons de la Place d'Espagne où Chateaubriand l'avait installée. C'est un des plus gracieux et mélancoliques attraits de ce coin de Rome qu'ornent la bacchetta du Bernin et toutes ces fleurs exposées au pied du grand escalier du cardinal de Polignac; oui, c'est certainement l'un des secrets du charme de ce site que d'avoir eu le privilège de recueillir, à quelques années de distance, le dernier soupir d'une Muse et celui du plus poétique, à mon sens, des jeunes romantiques anglais, John Keats.

La nouvelle de cette disparition plongea Joubert dans un profond désarroi. Il resta tout l'hiver suivant à Villeneuve, silencieux et comme enveloppé dans sa douleur. Puis, petit à petit, sans se consoler de cette absence, il s'y résigna, se disant que Pauline de Beaumont eût sans doute donné dix ans de sa vie pour mourir ainsi dans les bras de ce Chateaubriand qu'elle aimait tant et en constatant que sa mort le faisait pleurer. Il en vint même à déclarer qu'il eût été désolé qu'elle n'eût pas accompli ce voyage qui lui avait causé à lui tant de tourments.

Vous voyez, il ne pensait jamais à l'intérêt de sa propre personne.

Après la mort de Madame de Beaumont, Joubert continua de vivre et de penser pour ses amis. Mais il les voyait moins et leur écrivait davantage. Il était plus que jamais une âme, un souffle, un cœur vivant de songes et de souvenirs, et qui faisait ses délices de l'existence de ceux qu'il affectionnait et aux-

quels il envoyait par message la manne de sa tendresse, de son esprit, et de ses recherches.

Car il ne tenait plus à être vu, s'étant aperçu qu'il vient un « temps où l'on ne ressemble plus à ce qu'on est et où, pour être apprécié, il vaut mieux employer la mémoire de nos amis que notre présence. »

Plus les années s'écoulaient et plus sa vie intime se passait, comme il l'avait promis à Madame de Beaumont, entre le ciel et lui. Du reste n'était-il pas d'avis qu'il n'y a d'heureux dans la vieillesse que le vieux prêtre et ceux qui lui ressemblent?

Mais vieux, on peut dire qu'il ne le devint jamais ni de coeur ni d'esprit. Car ces éléments étaient chez lui si détachés de sa personne qu'ils demeuraient toujours libres de participer à cet âge actif et invariable que l'on nomme le présent. Il réussit même, semble-t-il, à retenir autour de lui, jusqu'à la fin, ce quelque chose de la jeunesse, qui tient à une grande modestie. La sienne, en effet, ne fut jamais atteinte par le fait d'avoir vu ou prévu accéder aux plus grands honneurs d'hommes comme Fontanes, Môle, Pasquier, Chateaubriand qui lui devaient le meilleur de leur formation.

Il mourut en 1824.

Quatorze ans après sa mort, paraissait un ouvrage qui portait le nom de Chateaubriand non pas à la place de l'auteur, mais à celle de l'éditeur. Le glorieux vicomte s'abaissait ainsi devant son ancien confesseur ou directeur littéraire, si je puis dire, pour présenter au public un recueil des Pensées et des Lettres dont Joseph Joubert avait couvert bien des feuillets sans jamais songer à les publier.

Ce fut ainsi que Joseph Joubert accéda à la renommée. Ses amis auxquels il avait donné tant de son coeur et de son esprit, le lui revalurent en somme en lui offrant, après sa mort et quand il ne pouvait plus en être embarrassé, le rayonnement de la gloire, d'une gloire indirecte, d'une gloire dépouillée de la vulgarité d'avoir été recherchée, et qu'il méritait bien, ne fût-ce que pour avoir mis sa vie si parfaitement en accord avec ce précepte qu'il a formulé ainsi et que je veux vous laisser pour dernier mot: — « On s'épargnerait bien des peines si l'on entrait dans la vie déterminé à garder à tout prix les opinions qui nous rendent plus sages et tous les sentiments qui, en nous rendant contents des autres, nous rendent plus contents de nous. »

M. JEAN CHARLES-ROUX

Assurances sur la Vie

L'UNION - VIE

R.C. C. 4054

R.C. A. 10036

Le Caire: 7, Avenue Fouad 1er.

Alexandrie: 1, Rue Debbané

La Turquie Nouvelle

Conférence

du **R. P. Jacques Pignal, S. J.**

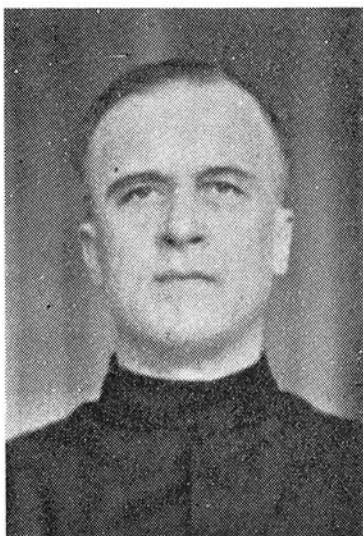
Faite à Alexandrie, au Cercle Sainte-Catherine.

Mesdames,
Messieurs,

Mon premier contact avec la Turquie remonte à dix ans. C'était à la veille des trop fameux accords de Munich. Je m'étais, au début de Juillet 1938, embarqué à Alexandrie et, par la voie de mer — la seule qui fût alors directe, — j'avais gagné Istanbul, après l'escale rituelle au Pirée.

Je tombai en pleine consternation. Si les journaux démentaient périodiquement que la «solide santé du Gazi» fût compromise, le peuple, lui, savait son chef frappé à mort. Sa silhouette ne hantait plus les abords du «Park-Oteli», le restaurant mondain du Taxim. Sa résidence de Cankaya, aux portes d'Ankara, était déserte. Où donc les médecins confinaient-ils le malade, et pourquoi si étroitement? Les commentaires allaient donc leur train. Et je pouvais mesurer à leur amertume la place que Mustapha-Kemal, Ataturk («le Père des Turcs»), avait su se tailler dans le cœur de la nation. Car les Grecs eux-mêmes et les Arméniens demeurés aux rives du Bosphore témoignaient d'une égale sollicitude.

Au mois d'Août, le yacht présidentiel, le «Savarona», vint s'ancrer dans le Déroit en face du palais de Dolma-Batché. La foule, guidée par son instinct commença de s'éparpiller sur les corniches: «Le Président est à bord!» Et l'on guettait le va et vien des canots officiels... Mais pourquoi un sous-



Le R. P. JACQUES PIGNAL

marin venait-il chaque soir s'immobiliser à courte distance de l'étrave? Pourquoi ce câble jeté entre les deux navires? Un ami me renseigna: le malade avait besoin d'immobilité et de silence. Les machines du bord étaient arrêtées et, par le câble, le sous-marin nourricier fournissait le courant électrique.

Mustapha-Kemal devait succomber quelque mois plus tard à ce qui fut probablement une maladie du foie. Les journaux purent désormais rompre leur mutisme officiel et rappeler avec

un luxe de détails qui, cette fois, n'était pas de commande les étapes qu'au pas de charge le Chef avait fait couvrir par son peuple.

J'étais alors reparti pour la France. Mais les longs échos de ce panégyrique m'atteignirent naturellement là-bas. S'ils ne m'apprirent rien, il m'aiderent pourtant, au lendemain de ce premier séjour, à mieux goûter mes souvenirs, à mieux me convaincre aussi que la griffe de cet homme prodigieux — le «Napoléon turc», comme d'aucuns le nomment aujourd'hui — marquait chacune des réalisations, les unes heureuses, d'autres téméraires ou curieuses, dont je venais d'être le témoin.

Né en 1881 à Salonique, d'une vieille famille turque fixée en Macédoine, Mustapha Kemal fut, on se plaît à le raconter, un enfant assez difficile. Les Frères des Ecoles

Chrétiennes qui l'eurent pour élève, gardent en tout cas le souvenir d'un garçon fort intelligent. Ses maîtres pensaient qu'il «irait loin». En fait, une seule carrière l'attirait, celle des armes: être officier, mettre son courage au service de son pays dont il devinait qu'il aurait besoin de lui. Entré aux Cadets de Monastir, une autre vocation allait naître en lui, qui, sans neutraliser la première, devait la contrarier bien souvent jusqu'à ce qu'elle s'harmonisât merveilleusement avec elle: Kemal s'intéressa à la politique et s'inscrivit au Comité «Union et Progrès.» Nombreux étaient dans l'armée les jeunes officiers qui rêvaient de remettre l'ordre dans les affaires intérieures. La sombre méfiance du Sultan attisait leur zèle révolutionnaire. Ces «jeunes Turcs» passèrent à l'insurrection. En 1908, la révolte du Troisième Corps de Macédoine contraignit Hamid à l'octroi d'une Constitution plus libérale.

Notre jeune activiste, réputé dangereux, sera dès lors systématiquement maintenu hors du pays: missions dans les états balkaniques, campagne de Tripolitaine. Il faudra la grande guerre et la menace alliée sur Constantinople pour qu'on se résigne à le rappeler. Lieutenant-colonel, il prend le commandement d'une division à Maïdos, sur la presqu'île de Gallipoli, s'oppose victorieusement à la poussée des corps alliés. Sa défense opiniâtre de la fameuse colline dite du «Haricot» barre définitivement la route de terre vers la Capitale. Constantinople est sauvée. Kemal, d'une traite, court au Caucase. Son chef d'Etat-Major est le Colonel Ismet, son futur successeur à la Présidence de la République. Les Russes sont défaits, Bitlis et Mouch repris... Un grave péril se dessine au Hedjaz où les Alliés viennent de gagner à leur cause l'Emir Hussein. Kemal y vole, mais ne peut rien. Une mécontente aigüe l'oppose d'ailleurs à Falkenhayn, le chef qu'on lui a donné et dont la tyrannie lui pèse. Il n'a jamais accepté la mainmise allemande sur les armées et les affaires de son pays. Pourquoi faut-il qu'on l'envoie à Berlin, au printemps de 1918, en mission diplomatique? Cette corvée consacre sa rupture avec l'Allemagne. Kemal reviendra servir en Palestine pour assister impuissant à la défaite. Du moins évitera-t-il la débâcle en ramenant ses troupes au nord d'Alep où il apprendra l'armistice.

Le cœur et les poings serrés, le malheureux finit par rentrer à Constantinople. Il y mesure la profondeur du désastre. La capitale n'est qu'un nid d'intrigues. Chacun ne

pense qu'à courber le dos sous la férule du destin. Il n'y a d'ailleurs plus de gouvernement digne de ce nom. Le vainqueur des Dardanelles est oublié. Qu'à cela ne tienne! Pour l'honneur du pays, il va reprendre le combat, mais non plus en sous-ordre.

Le 18 Mai 1919, il s'embarque pour Sam-soun, sur la mer Noire, parcourt l'Anatolie, recrute des partisans et tient à Erzèroum, puis à Sivas, deux «Congrès nationaux» où s'élabore la charte de la future République Turque. Une Grande Assemblée s'ouvre à Ankara (23 Avril 1920) qui le nomme Président, Maréchal et le proclame «Ghazi» (vainqueur). Car c'en est fini du Sultanat. Constantinople peut fulminer... Le réduit anatolien est sûr. C'est dans son vieux berceau de roches calcinées que renaîtra la nation.

Sans doute la fortune de cette «insurrection sacrée» eût-elle été moins rapide si les armées grecques, installées depuis l'Armistice sur les côtes ioniennes, n'avaient menacé l'arrière pays. Le «Ghazi» mobilise. Sous les coups redoublés du fidèle Ismet, l'envahisseur est rejeté à la mer. Le traité de Lausanne, en 1923, consacre définitivement la victoire et l'autorité de ceux qui l'ont assurée. La République alors proclamée nomme Kemal président temporaire, puis à vie.

Constantinople sera la plus auguste victime des nouveaux maîtres. Elle redevient Istanbul, perdant ainsi son titre, sinon tout-à-fait (nous le verrons) son prestige de Capitale, au profit de la nouvelle Ankara. Le président Atatürk peut dès lors s'adonner à des tâches civiles. Son expérience, son ascendant lui permettent de tout oser et de se faire obéir par chacun.

Son mot d'ordre: «La Turquie aux Turcs!» n'impliquera pas seulement une autonomie nationale définitive, le refus de toute servitude étrangère. Il faudra en outre que, dans le cadre de ses frontières rétrécies, le peuple prenne conscience de sa personnalité et rejette ce qui, depuis des siècles, le liait à une mentalité et à des usages réputés «exotiques». L'abolition du Califat avait déjà rompu la grande solidarité islamique. Peu ouvert aux idées religieuses, Kemal s'en félicite. Il voudra aller plus avant et dénoncer, dans la mesure du possible, l'état de fait qui, jusque-là, liait la Turquie aux nations et à l'idéologie musulmanes. Il serait malséant d'insister sur les griefs que cet homme résolument progressiste se crut en droit de faire à la foi professée depuis des siècles par l'unanimité du peuple turc. Pour engager les institutions et les mœurs du pays dans une



ANKARA: Le Monument au Libérateur

voie «libératrice», rien ne lui paraîtra plus désirable que de tourner le dos à près de mille ans de traditions religieuses pour emprunter à l'Occident des formules de vie nouvelle. Ainsi, à l'instant même où il pro-

clame les franchises de la Turquie moderne, il n'hésite pas à chercher au dehors ses inspirations.

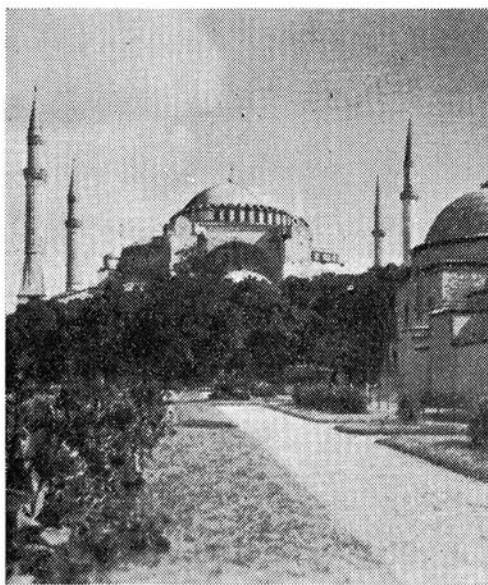
On a beaucoup parlé des deux réformes majeures qui, en moins de dix ans, devaient

renouveler le vêtement et la graphie turcs. La première, celle dite «du chapeau mou», s'en prit d'abord au tarbouche, considéré comme coiffure orientale et religieuse. On lui substitua d'abord la casquette qui, à la rigueur, ne contrariait pas les prosternements rituels,... puis le feutre standard. Le voile féminin dut également disparaître. Et, à de rares exceptions près, je pus, lors de mon premier séjour, me convaincre que, de gré ou de force, les fronts turcs se montraient disciplinés. Seuls, quelques Kurdes irrédentistes s'ingéniaient encore à porter un compromis turban-casquette... Je m'étais même entendu apostropher non sans véhémence, dans une gare du Taurus, par un groupe d'Etudiants zélotes que l'arrivée du contrôleur suffit à empêcher de faire un sort à mon bérret basque. «Le bérret est réglementaire pour les Français», leur avait déclaré cet homme sage!... Quant aux habitants des campagnes, ils n'avaient rien modifié de leur vêtement. Mais on m'affirmait que le bon sens, que la docilité bien connue des masses paysannes, ne tarderaient pas à leur faire adopter des modes plus conformes à l'esprit moderne.

La réforme «du chapeau mou» était suivie, en 1928, de celle de l'écriture. Au lieu des arabesques, réputées difficiles et peu conformes à la phonétique turque, l'usage de l'alphabet latin devint obligatoire. Mustapha Kemal parcourut le pays, suivi d'une équipe d'institutions formés à la graphie nouvelle et ne dédaigna pas, craie en main, d'expliquer les avantages de notre alphabet. Pour les Croyants, demeurés respectueux des signes dont avait usé le Prophète et qui leur livrait l'intelligence du Coran, le coup était affreux. Mais je dus constater que l'implacable vouloir du chef avait sur ce point, mieux encore que sur le précédent, triomphé des scrupules les plus respectables. En 1938, les seuls textes en caractères arabes qui eussent accroché mon regard étaient ceux des cimetières d'Eyoub, d'Edirné Kapou, de la rive d'Asie. Pauvres textes festonnant sous la morsure des mousses, au long des stèles inclinées, comme naufragées, dans leur isolement mortel.

Non moins net m'était encore apparu le parti-pris de laïcisme officiel qui présidait à toutes ces réformes. Si certains soucis de restauration justifiaient, sans doute, que Sainte Sophie devînt Musée, je pouvais sans vain romantisme, par simple considération pour les valeurs spirituelles indispensables aux peuples comme aux individus, je pouvais déplorer l'état d'abandon où étaient relégués les lieux de prière. Visitant un dimanche la fameuse mosquée d'Eyoub, le «Saint-Denis

turc», c'est à peine si j'avais aperçu quelques fidèles prosternés sur les nattes. Par contre, la cour-aux-platanes, la fameuse cour chère à Loti, était pleine de flâneurs tout adonnés à nourrir des essaims de pigeons audacieux et malpropres... Quant aux cimetières, je viens de dire que c'était la savane. La rupture avec le passé me semblait consommée. Je devais en avoir l'impression plus nette, quelques jours après, au passage d'un enterrement sur la place du Taxim: dans le cortège, un pauvre homme, engoncé dans son pardessus de série et coiffé d'un melon perclus, figurait le Hodja. Un Hodja sécularisé, un hodja honteux, à qui nul ne prêtait attention, et qui paraissait déplorer le formalisme creux de cette parade.



Ste-Sophie d'Istanbul.

A Ankara, un fonctionnaire me faisait les honneurs des nouveaux quartiers. Comme je lui disais mon étonnement de n'apercevoir aucune mosquée, «A quoi bon? me répondit-il avec un sourire. Nous avons beaucoup d'autres choses à mettre debout, et plus importantes: par exemple, un four crématoire au cimetière-modèle (!) et un abattoir sur le type américain.»

Des esprits qui n'étaient pas tous chagrins ni hostiles de parti pris au programme du réformateur, s'inquiétaient déjà des méfaits de ce laïcisme officiel sur le plan moral. Des écoles supérieures, des instituts s'élevaient, somptueux, aux abords des grandes villes. On formait en hâte des professeurs et des

techniciens. Mais que vaudraient humainement ces intelligences et ces cœurs élevés dans l'ignorance ou le mépris de toute discipline religieuse? Les dieux du stade gagnaient des fidèles. Soit! Mais ces adolescents musclés sauraient-ils se défendre contre certaines idéologies délétères?

Ces quelques souvenirs et réflexions occupaient mon esprit, l'été dernier, lorsque je m'embarquai à Beyrouth dans l'amorce du Taurus-Express. Un simple wagon-lit portant la pancarte prometteuse: «Beyrouth-Haydar-Pacha». Trois jours de voyage en perspective. L'avion est assurément beaucoup plus rapide, il épargne les étapes, mais, par là justement, supprime la joie des découvertes progressives. Or je voulais lentement, intimement, redécouvrir le visage de la Turquie moderne... La guerre avait passé sans, Dieu sait par quel miracle diplomatique, atteindre cet heureux pays. Son évolution n'avait pu, pour autant, n'en point ressentir les effets. Quant à la compétition russo-américaine, avec ses alternances de tension et d'apaisement, il m'intéressait d'en surprendre les incidences sur les réalités concrètes du pays.

Dès la frontière, après Meidan-Ekhès, je fus ravi du contraste entre la nervosité syrienne et le calme pacifique turc. Il était évident que le mélodrame palestinien n'entraît dans les préoccupations ni des soldats ni des fonctionnaires. C'était aussi la surprise, attendue mais toujours saisissante, d'un peuple tout entier vêtu à l'européenne, depuis les flâneurs des gares jusqu'aux équipes de cheminots attentives au matériel.

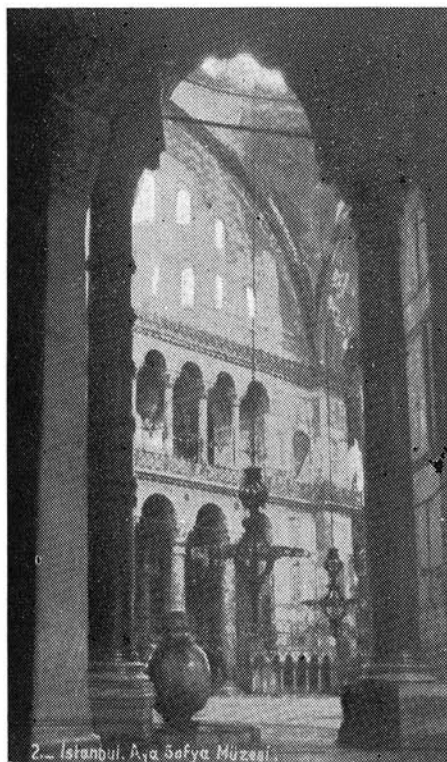
Et puis ces panneaux, ces affiches enfin lisibles, truffées de mots familiers. Car le vocabulaire, sans s'être totalement expurgé des termes arabes, a fait des emprunts massifs à notre langue. Ne lirai-je pas, en fin de parcours, dans une gare proche du Bosphore: «Yeni banlyo tarifi» (= «Nouveau tarif de banlieue»)! (1) La réforme voulue par Ata-

Note:- Voici, glanés au hasard de mes promenades, quelques spécimens de néologismes turcs. Il s'agit de mots de chez nous transcrits en orthographe phonétique: Teknisyen (technicien); Adres (Adresse); Servis (service); Oksigen (oxygène); Pardesü (pardessus); Bilet (billet); Kondüktör (conducteur); Pasaport (passeport); Bagaj (bagage); Döviz (devise); Avukat (avocat); Palas (palace); Kremjolifam (crème-jolie-femme); Atölye (atelier); Konfor (confort); Stil Mobilyö (mobilier de style); Anyo raze de Zinde (agneau rasé des Indes - fourrure); Sutyengorj (soutien-gorge); Fouar (foire); Jaket (jaquette); Palto (paletot); Famsik (femme chic); Sarjedafar (chargé d'affaires), etc., etc...

turk apparaît donc, dès l'abord, solidement acquise sur le double plan du vêtement et de l'écriture. On ne saurait parler d'ilots de résistance. Les accoutrements des campagnards demeurent, comme ailleurs, inspirés par la routine ou certaines nécessités de travail; mais pas d'inertie voulue, et l'ancienne façon de se vêtir cède peu à peu devant le... prestige des modes citadines. Il faut dire aussi que beaucoup de paysans fabriquent eux-mêmes leurs tissus et que le plus grand nombre a des moyens trop réduits pour accéder à la haute couture.

Quant à l'analphabétisme, si, suivant l'expression consacrée, il est en régression, grâce non seulement à une active politique scolaire mais encore, et surtout peut-être, à la simplicité des caractères latins, on doit bien reconnaître qu'il tend à changer de camp. Expliquons-nous. Le peuple commence à lire le journal, à fréquenter les bibliothèques locales. Mais les étudiants en lettres, ignorants désormais de la graphie arabe et de l'ancien vocabulaire, sont décidément coupés des sources de la littérature nationale. Un immense travail doit être accompli — qui manque de spécialistes — pour transcrire les vieux textes. Mais, habillés à l'européenne, ces textes demeureront-ils eux-mêmes? Et ceux qui les fréquenteront avec leur esprit «progressiste», ne risqueront-ils pas d'en méconnaître la saveur profonde, peut-être d'en mépriser l'inspiration? Pour qu'un peuple garde le goût de se pencher sur son passé, il ne faut pas si brutalement lui changer sa langue et sa mentalité! D'aucuns — de plus en plus rares, — rétorquent que les Turcs n'ont précisément rien à gagner de ces reprises de contact avec les «siècles d'obscurantisme». C'est là condamner un peu vite ce qu'on se dispense de connaître. Il est des refus trop visiblement inspirés par la paresse ou une naïve prétention.

Un retour au passé se dessine d'ailleurs, et très net, sur le plan religieux. Abordant la nouvelle Capitale au déclin du jour, je ne fus pas peu étonné de voir le ciel nocturne ponctué de minarets étincelants. Toute l'Acropole, ce noir rocher volcanique dressé au nord des quartiers modernes, semblait un prodigieux reposoir. J'interrogeai. «Nous sommes en Ramazan, et l'on revient aux anciennes coutumes». J'avais, certes, aperçu dans les villages égrenés au long de la voie, des mosquées bien entretenues, certaines toutes neuves, voire en construction. Mais j'étais loin de m'attendre à pareille illumination religieuse dans la cité d'Ataturk, celle dont il avait rêvé de faire le modèle et le symbole d'une Turquie émancipée.



Vue intérieure de Ste-Sophie.

A Istanbul, ma surprise devait être encore plus grande. Alors que le rythme des affaires et l'allure de la population semblaient étrangers à toute préoccupation religieuse, les mosquées ne désemplissaient pas. Il était particulièrement suggestif de voir la foule stationner aux abords des vasques, les Messieurs se déchaussant sur le trottoir, procédant à leurs ablutions sans aucune gêne. Je me rappelle entre autres un groupe de femmes et d'enfants gravissant l'escalier monumental de Yéni-Camil, au débouché du Pont de Galata. Sur le seuil de la salle de prière, une de ces dames invite la troupe à poser les souliers. Puis tout est enfoui pêle-mêle dans un sac. Chacun se recueille un instant et, à pas feutrés, pénètre sous le porche.

A Eyoub, au fond de la Corne d'Or, je ne retrouve plus l'atmosphère d'il y a dix ans. Certes, parmi les cimetières, c'est toujours la cohue pitoyable des stèles abandonnées. Les ronces achèvent de les disloquer et de les ensevelir. Mais la mosquée retrouve une animation miraculeuse. Devant la niche à grille dorée, sous l'auvent qui précède la tombe enmitouflée où dort le prestigieux compagnon du Prophète, voici une longue

rangée de femmes immobiles. Les avant-bras levés, les paumes tournées vers le ciel, suppliants, elles prient. Une jeune fille, serrée contre sa mère, pleure doucement. J'éprouve une gêne respectueuse, et je passe. Vers la salle, jonchée de tapis neufs, c'est un cortège continu d'hommes, de femmes, d'enfants. Les longues vasques d'ablutions sont assiégées. Des soldats, des marins, attendent leur tour. Feutres, bérêts, képis, s'entassent sur les balustrades, avec les paquets, les sacs de provisions. Et les bambins, juchés aux grilles de fer, guettent le retour de leurs parents.

Avouerai-je que, cette fois, le pullulement familier des pigeons, leurs ébats dans les platanes, m'ont trouvé indifférent. Emu plus que je ne saurais le dire par cette trop rapide vision d'un peuple en prière, je reprends la rue toujours aussi grossièrement pavée qui descend vers le petit port. Mais la chaleur nous suffoque. Mon compagnon et moi sommes en quête d'un de ces innombrables cafés où, comme Molière chez son fameux barbier de Pézenas, Loti aimait s'asseoir pour regarder vivre ce petit peuple poli et patient qu'il aimait. En vain. Toutes les portes sont closes. Et, sur les placettes, chaises et tables sont couchées pour signifier congé aux amateurs. C'est que la bonne ville d'Eyoub, toujours réputée un peu fanatique (elle ne le paraissait guère pourtant, il y a quelques années), Eyoub toute entière fait Ramazan. «On vous servira après le coucher du soleil, quand vous entendrez le canon». Ce fameux coup de canon sera donc le signal de la reprise du commerce. Sans doute aussi réveillera-t-il tous ces braves gens vautreés à l'ombre des cyprès ou des treilles plantureuses. Car le Ramazan recrée ici une sorte d'engourdissement sacré collectif qui fait contraste avec la fièvre un peu charnelle d'Istanbul.

Ce retour évident à la pratique religieuse, et dont les signes se multiplient, j'ai naturellement voulu savoir ses causes actuelles. Pour qui connaît les racines profondes poussées par l'Islam dans la masse du peuple turc, il est bien évident que quelque vingt-cinq ans de laïcisme officiel, avec la série de décrets qu'il inspira, ne pouvaient venir à bout d'une foi intime. Reléguée dans le secret des consciences, cette foi devait tôt ou tard crever le masque officiel. Il m'avait paru cependant, lors de mon premier voyage, qu'elle prenait un peu trop son parti de cette disgrâce. Et les Jeunes, surtout, m'avaient si désagréablement impressionné par leur prétention à juger dérisoires les raisons et façons de vivre des «Anciens» que je pouvais prudemment prévoir non seulement la disparition pour long-

temps de toute manifestation religieuse publique, mais encore une lente et sérieuse anémie du culte intérieur.

Deux facteurs ont joué, qui peuvent expliquer cette extraordinaire rentrée de l'Islam dans la vie sociale turque. Ce sont d'abord — j'ai pu m'en convaincre par nombre de réflexions entendues au hasard de mon voyage — les solides convictions religieuses du nouveau chef de l'Etat. Successeur de Mustapha Kemal, le Président İnönü ne fait pas mystère de sa croyance et, sur le plan intérieur, anime la politique d'un esprit moins autoritaire. Il lui déplairait que, sous le couvert des institutions nouvelles dont chacun reconnaît la sagesse, s'acclimatât l'intolérance laïque. Le peuple sent obscurément son soutien.

cile pour les idéologies destructrices. Et l'on en vient alors, par une sorte de réflexe de conservation, à s'assurer — oh, bien timidement encore! — une alliée dans cette religion qu'on accusait naguère d'avoir dénaturé l'âme turque en l'arabisant...

Quoi qu'il en soit des motifs, le fait est certain: l'Islam est en train de reprendre pied dans la vie sociale turque.

Voici quelques faits significatifs notés ou observés avec l'intérêt qu'ils méritent.

En plein jeûne du Ramazan, les administrations d'Etat prétendent imposer à leur personnel un horaire de travail qui gênerait la pratique des observances. La presse est alertée. Et, sous ce titre «Une décision erronée», la «République» version française du «Djümuriet») proteste vigoureusement: «On



Le nouvel Ankara: le quartier des Ministères.

Il y a plus: le matérialisme athée multiplie ses méfaits et ses menaces, et cela aux portes mêmes de la Turquie. Toutes les forces morales doivent être appelées à la rescousse pour maintenir intacte au coeur du peuple la fidélité nationale. Peut-être s'avise-t-on enfin qu'une jeunesse élevée sans préoccupations morales suffisantes est une proie fa-

me dira que nous sommes une nation laïque, que nous ne songeons pas au jeûne. Mais ne songe-t-on pas qu'une telle réponse ne peut que faire une vive peine à beaucoup d'entre nous, moi compris?... N'autorisons-nous pas un fonctionnaire qui a des sentiments religieux à aller faire son «namaz»? Est-il interdit d'accorder des facilités à ce

même fonctionnaire s'il veut observer le jeûne? Ne faisons-nous pas preuve de tolérance envers le fonctionnaire qui a mal aux dents ou au ventre, à celui qui a un malade chez lui ou un déménagement?» etc... (22 Juillet 1948)

Témoin encore ce fait-divers lu dans le «Journal d'Orient»: «Deux aide-chauffeurs arméniens demeurant à Samatya, Manas et Avédis, chacun âgé de 19 ans, viennent de se convertir à l'islamisme, s'appelant désormais l'un Ismail, l'autre Ahmet. Les chauffeurs du quartier leur ont fait fête et ont organisé la cérémonie de la circoncision.» (23 Juillet/48).

Et ceci, relaté par l'«Istanbul»: «Accusé d'activités communistes, l'étudiant en Droit Ahmet Guler passe en jugement à Ankara. Le témoin Véli Enzer ne sait pas si l'inculpé est communiste ou non, mais il sait par contre qu'il se dit athée et que, de ce fait, ses camarades de classe ne voulaient pas avoir de relations avec lui.» (1er Juillet/48).

Nous avons même pu lire récemment la nouvelle de la création d'écoles coraniques, celle aussi de la reprise des cours de religion dans les établissements officiels.

Il serait pourtant prématuré de partager les espoirs optimistes d'une partie de la presse arabe et d'envisager que la Turquie, puissance asiatique du Proche-Orient, renoue des liens étroits avec les nations musulmanes.

L'élan initial donné par Atatürk, les intérêts vitaux du pays vont au contraire rendre plus forte l'attraction exercée par les démocraties occidentales et les U.S.A. Si la pléthore des somptueuses voitures américaines dans les rues d'Istanbul et d'Ankara ne suffit pas à prouver cette allégeance, les éditoriaux et commentaires de la Presse affirment à l'évidence l'étroite cordialité des rapports entre «les deux républiques-soeurs». Et, pour ne dire qu'un mot de l'innombrable matériel importé depuis cinq ans et dont les arrivages se multiplient sans qu'aucun effort soit fait pour masquer aux yeux de quiconque l'équipement du pays, je relève ce trait savoureux. Il s'agissait de l'arrivée d'un porte-avions américain chargé d'appareils pour l'armée de l'air. La livraison faite, le navire s'en retournait lorsqu'un journaliste s'avisait que ce départ était discourtois: «D'habitude, lorsqu'on fait un présent, on offre le coffret avec les bijoux. Pourquoi nos alliés gardent-ils le porte-avions?» Boutade ou naïveté? Le public s'amusa de la remontrance; mais je gage que quelques bons Turcs, un peu trop accoutumés aux largesses d'Oncle Sam, attendent de lui toujours plus, as-

surés que leur loyalisme ne saurait être assez reconnu par lui.

Je dois à la vérité de reconnaître que cette accoutumance au renfort américain produit ici ou là des effets assez fâcheux. Celui-ci, par exemple: comme je m'étonnais du mauvais état des routes, on me répondait invariablement: «Les Américains doivent nous les refaire. «Réflexion qui me sembla, certain jour, particulièrement savoureuse, puisque celui qui l'énonçait venait de reprocher à la France son «asservissement à la finance de Washington».

L'influence des Etats-Unis se révèle encore, quoique de façon plus discrète, dans ce que j'appellerai la normalisation des rapports sociaux entre Turcs d'origine et minorités chrétiennes. Dans la démocratie moderne voulue par son fondateur, Grecs et Arméniens devaient vivre en paix, sans plus redouter d'avaries. Mais des épisodes si féroces avaient assombri les dernières années de l'Empire Ottoman que l'on était en droit de craindre la persistance de partis-pris et de rancunes. Or j'ai pu me convaincre que tout cela était bien éteint. Les Grecs du Bosphore, traditionnellement groupés autour du nouveau Patriarche qui leur vient d'Outre-Atlantique, savent gré au régime d'être irréductiblement hostile à l'idéologie de Markos et consorts. Quant aux quelques dizaines de milliers d'Arméniens épars dans le pays, ils s'y trouvent trop en sécurité matérielle et morale pour répandre aux avances cauteleuses de la République d'Erivan. Un certain nombre de rescapés du Paradis soviétique (section arménienne) se chargent de les édifier sur le sort qui attend les victimes d'une incessante propagande. Car, rassembleuse maternelle de tous les déshérités, la Russie multiplie ses appels. Mais les temps sont révolus des retours en masse. Le mirage est éteint.

Lorsque je rentrai de ce dernier voyage, qui n'était plus à vrai dire une exploration, mais une reprise de contact avec les réalités que je vous ai dites, je ne manquai pas d'être copieusement interrogé sur Istanbul. Car, pour la plupart de nos amis du Proche-Orient, pour tous les lecteurs de Loti — et il en est encore! — la vieille Constantinople demeure comme l'enseigne du pays turc. Laissez-moi donc vous avouer, sans ironie, combien j'eus peur de vous décevoir en reléguant ainsi en fin de conférence la description ou plutôt les impressions que vous attendez.

Qu'il soit d'abord acquis, et sans conteste, que, redevenue Istanbul, c'est-à-dire simple chef-lieu de Province, l'antique capitale des

Césars et des Sultans n'a pas péri sous cette disgrâce. Le nouveau régime avait des raisons politiques et sentimentales pour lui préférer Ankara. Mais l'âme turque est fidèle. L'histoire aussi a ses routines. Et la géographie leur prête main forte pour conserver à ce port, à cette clef des Détroits, à ce Khan naturel de marchandises et de voyageurs, une fortune enviable.

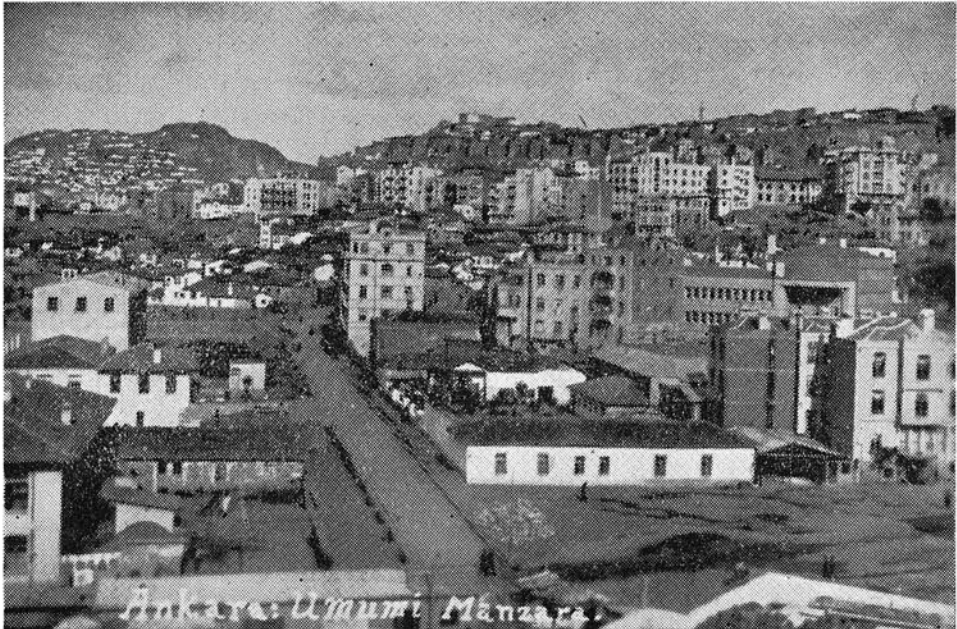
Ce qui fut jadis Byzance, entre la Marmara et la Corne-d'Or n'a plus de part à cette prospérité. Trente ans de travail n'ont pas suffi à déblayer tous les décombres amoncelés par les incendies qui embrasèrent la fin de l'Ancien Régime. Comme jadis, au long des rues pénibles, s'alignent trop souvent des chicots de murs. Dans les maisonnettes ruinées le figuier prospère. La «Colonne Brûlée» continue d'ériger ses lourds cylindres cerclés de fer au-dessus d'un monde disparate de boutiques, de cimetières, de dépôts d'essence et d'étalages de pastèques. Pour construire la nouvelle Université à Beyazit, il n'est besoin que d'achever l'oeuvre du feu et du temps. La pelle mécanique suffit à cette tâche de nivellement.

Au delà des remparts millénaires, toujours dressés en une attitude de vaine défense, ce n'est plus, comme il y a dix ans, le steppe calciné, terrain de parcours des chèvres et de repos des morts. La culture maraîchère s'est solidement installée, avec un sens du

rectiligne qu'ont depuis longtemps perdu — s'ils l'eurent jamais! — les rails du tramway d'Edirné-Kapou...

J'ai voulu revoir tout cela, pousser jusqu'à Eyoub dont je vous parlais tout-à-l'heure, mais sans y consacrer plus de temps qu'on n'en laisse à sa flânerie lorsqu'on est... pressé. Sainte-Sophie («Aghia Sofia»), sur la pointe orientale du triangle de Byzance, méritait plus d'attention. J'y passai des après-midi merveilleuses et dont chacune a marqué des progrès dans ma découverte. Les mots me manquent pour évoquer les splendeurs d'un art à la fois sobre et magnifique, sage et téméraire, où les traditions solides de Rome composent avec les rêves capricieux de l'Orient.

Comme j'étais assis sur un degré du chœur, le dos tourné au mirhab, pénétré d'émotion à force de découvrir dans le scintillement du dôme les jeux toujours nouveaux du soleil et des vieux ors, des caravanes de touristes défilaient tambour battant derrière leurs guides impitoyables. Les deux horloges de cuisine, sous les piliers de l'ouest, égrenaient leurs sonneries bourgeoises. Les équipes de soigneurs américains, perchés sur des passerelles de bois, achevaient de râcler les enduits des Sultans pour dégager les vieilles mosaïques... Et je réalisais alors l'étrange aventure de cet incomparable sanctuaire, d'abord cathédrale chrétienne, puis Mosquée majeure de



Le vieil Ankara vu des faubourgs nord de la capitale.

l'Islam, enfin musée. Mais, en dépit de sa désaffectation actuelle, il est trop clair que ce monument de Foi témoigne d'une autre intention que celle d'un art à la recherche de ses expressions les meilleures. Officiellement vidée de prière et de priants, Sainte-Sophie continue de les appeler. N'exprime-t-elle pas, en effet, la tentative la plus haute qu'ait sans doute voulue et réussie l'humanité religieuse pour construire à Dieu, ici-bas, une salle-du-trône à la mesure de sa grandeur?

Au-delà de la Corne-d'Or que franchit toujours le même boulevard flottant, Péra et ses quartiers d'affaires sont, par contraste, de plus en plus livrés à l'activité bruyante d'une foule dont je vous disais qu'elle ne diffère en rien de celle qui anime nos grandes villes d'Occident. Si les abords de la Tour-Génoise et de ses ruelles borgnes demeurent tels que jadis, avec leur cohue de petits gens, la haute ville s'aère. Le tram ou l'autobus qui vous débarque au Taxim ne vient plus tourner sur une place provinciale. D'immenses, de magnifiques jardins aux somptueux ombrages occupent aujourd'hui les terres-pleins des casernes. Et la foule, ma foi, sait respecter les gazons... Plus loin s'organisent des quartiers résidentiels dont l'urbaniste français Probst a dressé les plans. Réalisation très heureuse. Tout invitait à faire ici vaste, aéré. Les proches perspectives du Bosphore et de la côte d'Asie ourlée de collines boisées méritaient d'être dégagées. On ne se lasse pas d'aller et venir dans cette haute ville et de constater, mieux que par des statistiques, avec quelle patience cette capitale déchue sait reconquérir la première place.

Mais pourquoi faut-il que l'administration s'acharne à terrer ses services subalternes dans des immeubles vétustes? Impression pénible pour l'étranger qui «vient se mettre en règle avec la police»... Il est vrai que sous d'autres cieus plus familiers, nous, Français...!

De beaux trains, orgueil du Président İnönü qui fit tant pour doter son pays de relations ferroviaires modernes, joignent Istanbul à Ankara. Mais il est aussi des autobus. Je voulus, une fois au moins, essayer de ce mode de transport économique. Et c'est ainsi qu'en... vingt-trois heures (au lieu de treize,) je fis les quelque cinq-cents kilomètres de route qui, par Bolu, zigzaguent vers la Capitale. Sport très suggestif, mais harassant, parmi les chênes-verts, les tabacs, les sapins et, pour finir, les hauts-plateaux calcinés où l'implacable volonté du Ghazi a fondé la nouvelle Ankara. Cette arrivée au petit ma-

tin, par des boulevards déserts, me laisse un souvenir mêlé de joie (je touchais au terme de cette équipée!) et d'indicible tristesse (comme tout ce que je découvrais me paraissait artificiel!) Oh, bien sûr! on ne saurait attendre d'une ville ainsi posée sur le steppe qu'en vingt-cinq ans elle ait «fait son sol», comme ces pins de la Forêt-Balfour en Palestine, qui déjà se nourrissent de leur propre humus. Mais, c'est égal, Ankara demeure comme plaquée sur la terre turque. Les racines qu'elle a pu pousser, on ne les devine pas profondes. Et d'ailleurs elle grandit si peu! Du cairn basaltique, toujours couronné de son acropole romaine, la vue plonge sur un éventail d'avenues dont une seule, celle qui monte vers Cankaya, l'ancienne résidence d'Atatürk, a su attirer et grouper de beaux immeubles. Le reste? Un semis de villas assez disparates. Le quartier des ministères continue de vivre dans l'isolement solennel où je le découvrais, il y a dix ans. On croirait, à première vue, que l'habitat des travailleurs a été complètement négligé dans les plans officiels. Les faubourgs immédiats ne peuvent loger qu'une minime partie du peuple. Or c'est tout-à-fait par hasard que, contournant au nord l'enceinte de l'acropole, je découvris une réplique, mais combien terne! Des quartiers résidentiels. Cela dut se construire comme à l'improviste, sans autre but qu'utilitaire. Ni jardins, ni même velléités de verdure. Il est vrai que sur le paillason anatolien, à l'écart des points d'eau ou des lacs artificiels, la maçonnerie croît plus volontiers que l'arbère.

Donc, à tout prendre, l'impression que me laisse cette capitale hâtive de deux-cent-mille habitants, au débarquer d'une extravagante «méharée» d'autobus, demeure médiocre. Si je vous la confie avec une telle franchise, c'est pour demeurer jusqu'au bout fidèle à mon propos d'objectivité. C'est aussi parce que, dans le bilan de ce dernier voyage, la somme des réussites entrevues l'emporte, et de beaucoup, sur celle des insuccès ou des demi-succès.

Aurais-je eu, quittant Ankara pour regagner Beyrouth, à reprendre confiance dans les possibilités de la Turquie nouvelle, qu'il m'aurait suffi d'admirer la force calme de cette armée partout présente et active, de mesurer aussi à travers les campagnes l'inflexible régularité des sillons et des cultures gagnés sur ce qui n'était jadis que landes inertes. Atatürk eût été fier de cet appareil militaire moderne. La paix garantie par les armes était un de ses dogmes familiers. La situation périlleuse où se trouve aujourd'hui son pays, si continuellement menacé par le puis-

sant voisin de l'est, donne tout son prix à sa clairvoyance. Les progrès de l'agriculture réalisent aussi bien un des objectifs majeurs qu'il avait fixés à son peuple.

Puissent les années à venir, si lourdes de

périls pour les nations encore libres, être clémentes à nos amis turcs! Ce vœu n'est ni platonique ni désintéressé, car notre Proche-Orient, comme le Bloc Occidental, a appris à compter avec eux et sur eux.

Jacques Pignal, S. J.



En choisissant M. Jean-Louis Vaudoyer l'Académie Française est restée fidèle à elle-même

par **Claude BENEDICK**

L'élection de M. Jean-Louis Vaudoyer, la première élection à l'Académie Française depuis 1946, qui vit treize nouveaux membres, marque une victoire de la «droite» sur la «gauche» académiques. M. Vaudoyer était soutenu par les conservateurs; il a eu à triompher de cinq adversaires: le duc de Lévis-Mirepoix, un historien: M. Jules Bertaut, un poète: M. Martin Saint-René, un universitaire: M. Gustave Cohen et singulièrement M. Gabriel Marcel, philosophe éminent, théoricien de l'existentialisme chrétien, appuyé par le groupe qui s'est formé autour de M. François Mauriac.

Ecrivain d'art et styliste élégant, M. Vaudoyer est le type même du gentilhomme racé «fin de siècle», dont la distinction ne pouvait manquer de séduire «la Vieille Dame du Quai Conti».

Ancien conservateur du Musée Carnavalet, administrateur de la Comédie-Française sous l'Occupation, romancier, biographe, essayiste, il a su se faire apprécier à la fois comme artiste et comme écrivain.

M. Jean-Louis Vaudoyer devient ainsi le 60ème. Immortel succédant à Edmond Jaloux, dans le fauteuil de Voltaire, jadis celui de Voiture qui fut son premier occupant et faillit être son dernier, si ce «bel esprit» n'avait su obtenir pour l'Académie, menacée par la Fronde, la protection d'Anne d'Autriche.

Depuis trois siècles, l'Académie à été souvent attaquée, mais est toujours parvenue à assurer sa pérennité: abolie par la Révolution, elle fut rapidement rétablie par Napoléon. Elle est demeurée fidèle à sa mission originelle qui est la défense de la langue française, en poursuivant ses travaux de Dictionnaire, lentement (huit éditions seulement ont paru jusqu'ici) mais sûrement; et elle s'est imposé de nouvelles tâches: la distribution annuelle de prix littéraires et de prix de vertu. Malgré tous ses contempteurs, elle a conservé son prestige. Aujourd'hui encore, louangée par certains critiquée par d'autres, elle demeure pour tous un objet de convoitise, et parfois ceux-là mêmes qui l'ont le plus raillée, un Victor Hugo, un Clémenceau, n'ont pas dédaigné d'y accéder. Quoi qu'on puisse dire, l'entrée à l'Académie représente toujours une consécration.

Si d'illustres écrivains, comme Baudelaire, ou Verlaine, ou Proust n'en ont jamais fait partie, si le Grand Livre des Immortels fourmille de noms obscurs, c'est que la «Vieille Dame du Quai Conti» ne s'attache pas seulement à l'œuvre de ses postulants. Ses détracteurs prétendent même que c'est

là son moindre souci. C'est lui faire injure: songeons à Anatole France, à Henri Bergson, à Paul Valéry, pour nous borner aux grands auteurs disparus de ce siècle; mais la «Vieille Dame» exige aussi un certificat de «bonne vie et moeurs», et ses critères moraux n'évoluent pas aussi rapidement que ceux de ses contemporains.

Il est certain que la «Vieille Dame» est représentée aujourd'hui par beaucoup de vieux messieurs: plus de la moitié des académiciens ont dépassé soixante-dix ans, et un quart sont octogénaires. Rien d'étonnant si elle ne désire pas qu'on la brutalise et si elle se montre sensible aux bonnes manières autant qu'à l'éclat du talent. C'est dire que le protocole imposé à ceux qui briguent son consentement n'a guère changé depuis Richelieu.

Le parfait candidat doit d'abord disposer de quelques appuis: la fréquentation de certains salons, même de nos jours, peut être d'une aide précieuse. A part ces appuis, il doit ensuite faire une visite préalable à chacun des membres de l'Académie, ce qui représente en principe trente-neuf démarches, réduites actuellement à trente-sept. Seules des personnalités de mérite exceptionnel, que l'on ne saurait imaginer allant tirer des cordons de sonnette, sont dispensées de cette procédure. Le maréchal Foch en fut un exemple: il fut élu à l'unanimité au premier tour de scrutin, et la formule «une élection de maréchal» est restée pour signifier une élection triomphale. Naguère la même dispense a été accordée à M. Paul Claudel, qui ne se serait d'ailleurs pas présenté s'il n'avait été assuré par avance du succès, ayant conservé un cruel souvenir de son élection manquée en 1935 où l'Académie lui avait préféré M. Claude Farrère.

Si favorable que puisse être le résultat de la tournée des visites, l'espoir qu'elle suscite est souvent trompeur. La règle est formelle: il faut obtenir la majorité absolue des suffrages. Le candidat a compté et recompté ses voix; même en envisageant les pires hypothèses, il croit tenir la victoire... mais voilà que de nouvelles candidatures surgissent, des «supporters», d'une fidélité jugée insoupçonnable, se ravissent, et, le jour venu, les calculs les plus «sûrs» se révèlent illusoire.

Mais les épreuves que la «Vieille Dame» impose à ses soupirants ne font que renforcer son attrait: c'est ce que l'annonce de la prochaine élection académique ne manquera pas de démontrer.

Claude Benedick

COURRIER LITTÉRAIRE

par **Rachel GAYMAN**

Pour le Cinquantenaire des «Cahiers de la Quinzaine»

Entre autres commémorations et anniversaires littéraires qui jalonnent l'année 1950, figure en premier lieu le cinquantenaire des «Cahiers de la Quinzaine» qu'édita Charles Péguy, et dont le premier numéro parut le 5 janvier 1900. Dès ce premier numéro, publié en pleine affaire Dreyfus sous le titre «Lettres à un provincial», s'affirmait la loi que Péguy s'était tracée et à laquelle il devait demeurer fidèle: «Dire la vérité, toute la vérité, rien que la vérité, dire bêtement la vérité bête, ennuyusement la vérité ennuyeuse, tristement la vérité triste.»

Abrités d'abord chez les frères Tharaud, les «Cahiers» émigrèrent, dès l'été de 1900, au 16 de la rue de la Sorbonne, au second étage de l'immeuble qu'occupait l'École des Hautes Études Sociales. C'est seulement en octobre 1901 que Péguy réussit à s'installer 8 rue de la Sorbonne, en ce rez-de-chaussée qui allait devenir légendaire et qui sera l'une des étapes du pèlerinage du cinquantenaire.

Le programme des «Cahiers» était de paraître deux fois par mois. En fait, Péguy, en vertu de tours de force miraculeux, parvint à publier, pendant quatorze années successives, quatorze séries de vingt «Cahiers», soit un total de deux-cent-quatre-vingts fascicules, dont la collection complète est des plus rares. Chaque fois, le même problème se posait à l'écrivain: trouver l'argent, la petite somme d'argent nécessaire à cette édition. Et pendant 14 ans, ce miracle bi-mensuel se produisit régulièrement, grâce à des amitiés dévouées, grâce aussi à la fidélité des abonnés.

Mais les revues littéraires, en 1900 comme en 1950, ont les plus grandes difficultés à conquérir et à s'attacher un public: à la fin de 1900, Péguy comptait 200 abonnés, chiffre qui monta à 1.200 à la fin de 1901, et qui continua à progresser jusqu'à la veille de la guerre de 1914-18. Malheureusement, les dépenses montaient régulièrement aussi, Péguy ayant augmenté le volume des «Cahiers» devant l'urgence pressante des grands problèmes qui se présentaient et sur lesquels il avait quelque chose à dire. De sorte que, malgré les emprunts, les souscriptions et autres stratagèmes, l'entreprise demeura déficitaire jusqu'au dernier jour. Et quand Péguy tomba en Champagne en septembre 1914, il était aussi pauvre que le jour de janvier 1900 où il avait publié son premier «Cahier».

Organisée par l'«Amitié Charles Péguy»,

la commémoration de cet anniversaire sera solennelle et complète: grande séance officielle à la Sorbonne, pèlerinages à la Maison des «Cahiers» et au cimetière de Villeroy, où repose la dépouille mortelle de Charles Péguy, enfin exposition de l'oeuvre du poète à la Bibliothèque Nationale.

Anniversaires oubliés en 1949

L'année 1949 a été marquée par tant de grands anniversaires littéraires — Balzac, Goethe, Du Bellay — que certains autres événements, cependant fort importants, demeurèrent au second plan, et ne donnèrent lieu à aucune commémoration officielle, à Paris tout au moins.

Ainsi fut-il oublié que le 1er octobre était le centième anniversaire de la publication, dans le journal «Le Constitutionnel», de la première «Causerie du Lundi», de Sainte-Beuve qui marque la naissance de la critique littéraire moderne. En d'autres temps, le centenaire de cet article consacré à Saint-Marc-Girardin, n'eût certainement pas passé inaperçu.

Autre anniversaire négligé: le quatrième centenaire de la mort de Marguerite de Valois-Angoulême, reine de Navarre, soeur de François 1er et grand-mère de Henri IV, protectrice des Lettres et auteur de l'«Héptaméron», mort qui survint au château d'Odos, en Bigorre, le 21 décembre 1549. Il est vrai qu'une exposition de manuscrits rares et de souvenirs du XVIème siècle fut ordonnée au cours de l'été, au château de Pau. Mais si le Président Edouard Herriot et M. Abel Lefranc, lors de la récente commémoration de la «Défence et Illustration de la langue françoise», n'avaient pas su évoquer comme elle le mérite la «Marguerite des Marguerites», son libéralisme éclairé et son influence certaine sur la littérature française de son temps, ce quatrième centenaire de sa mort aurait, lui aussi, passé complètement inaperçu.

Des romans devenus films et vice-versa

Tous les chefs-d'oeuvre de la littérature font, les uns après les autres, l'objet de transpositions du livre à l'écran. Voici que vient le tour de «Robinson Crusoé», qui va être réalisé en 1950 par J.P. Le Chanois, avec Pierre Fresnay dans le rôle de Robinson.

Jacqueline Aubry, qui connaît un grand succès avec «Gigi», se prépare à tourner un nouveau roman de Colette, «Minne ou l'ingénue libertine», avec une partie de l'équipe de «Gigi»: Danièle Delorme, Frank Villard et Jean Tissier. Elle a également ac-

quis les droits d'adaptation d'«Olivia». Et nombre de metteurs en scène suivent ce mouvement vers la littérature : «Adrienne Mesurat» de Julien Green sera tourné sous la direction de Marcel Lherbier. «Café noir», roman policier de Georges-André Cuel, deviendra à l'écran «L'Auberge du Péché». On en tourne en ce moment les extérieurs à Semur-en-Auxois avec Jean de Marguenat, comme metteur en scène. On commencera à tourner en février «Agnès de Rien», d'après un roman de Germaine Beaumont; Pierre Billon en sera le metteur en scène, et Jacques Natanson l'auteur des dialogues. Maurice de Canonge va tourner «L'Homme de la Jamaïque», d'après le roman de Robert Gaillard, avec Pierre Brasseur dans le rôle principal. Jean Delannoy a tiré «Dieu a besoin des hommes», du roman d'Henri Queffelec, intitulé «Le Recteur de l'île de Sein»; Jean Aurenche et Pierre Bost en ont écrit le dialogue, Pierre Fresnay en est l'interprète. Au Maroc, enfin, Charles de Grenier va tourner «Tornades» d'après le roman de Jean Renaud, «Le Mal de la Solitude», et, un peu plus tard, un autre roman du même auteur, «Le Mystère du Grand Socco».

Mais voici que de grands écrivains, auteurs de scénarios célèbres spécialement écrits pour le cinéma, prennent la décision d'amplifier ces textes dialogués et de les transformer en romans. C'est le cas de «La Perle», film réalisé au Mexique d'après un scénario de John Steinbeck: l'auteur en a tiré un roman dont la traduction française par Marcel Duhamel va paraître incessamment.

De son côté, Graham Greene — un des écrivains britanniques les plus adaptés au cinéma — a pris l'habitude de concevoir d'abord pour l'écran ses nouveaux sujets (comme celui du «Troisième Homme»), puis de les rédiger sous forme de nouvelle ou de roman, suivant l'importance du sujet.

Encore le drame de Mayerling

Nul drame historique n'est plus mystérieux que la tragédie où, à Mayerling, l'archiduc Rodolphe, héritier de la couronne d'Autriche-Hongrie, et sa jeune maîtresse, la belle Marie Vetsera, trouvèrent la mort. Suicide à deux? Crime de la rupture? Assassinat politique? Toutes les hypothèses sont permises, puisque les témoins du drame sont morts sans avoir parlé. C'est à la dernière hypothèse de crime politique que conclut Philippe Hériat dans «Le secret de Mayerling» (Gallimard). Il imagine que l'Allemagne ne fut pas étrangère à toute cette affaire, le gouvernement de Berlin ayant intérêt à affaiblir celui de Vienne. Selon lui, comme dans le film récemment réalisé par Jean Delannoy, l'assassin serait un officier des Services secrets allemands qui, par la fenêtre ouverte, aurait tiré à bout portant sur les amants de Mayerling. Aucun document historique, public ou privé, ne justifie cette thèse, il faut bien le dire. Il n'en reste pas moins que la version de Philippe Hériat est si bien présentée, dans une ambiance viennoise véridique puisée aux meilleures sources, que le roman ainsi tiré d'un des plus sanglants drames de l'histoire de l'Europe centrale se lit avec le plus vif intérêt.



Les Activités du Centre Culturel

Conférence de M. Maurice DUVERGER

Le mardi 21 février a eu lieu au Centre Culturel, en présence d'un public aussi nombreux que choisi, une très intéressante conférence de Monsieur Maurice Deverger, professeur à l'Institut d'Etudes Politiques de l'Université de Paris. Il y fait un cours sur «*La Science des Partis Politiques*». Cette science, de création récente, nous dit le conférencier, est un secteur fondamental de la Science Politique, et d'autant plus intéressant que, le système des partis n'étant prévu par aucune Constitution, il n'a pas été défriché par les juristes.

On ne dispose jusqu'ici, à ce sujet, que d'études partielles et il n'est pas encore possible d'énoncer des lois rigoureuses. Cependant certaines relations ont pu être établies. C'est ainsi qu'il existe un lien entre le régime électoral et le nombre et la structure des partis.

La thèse de M. Maurice Duverger peut se résumer en trois formules qui, sans avoir encore force de loi, établissent avec la plus grande netteté certaines constantes de la vie politique:

Le scrutin majoritaire à un seul tour tend à la formation de deux parties;

La représentation proportionnelle tend à la formation des partis nombreux et rigides;

Le scrutin majoritaire à deux tours tend à la formation de partis multiples et souples.

Suivie d'un bout à l'autre avec un intérêt soutenu, la conférence de Monsieur Maurice Duverger a obtenu le plus grand succès.

Exposition d'images romantiques

Le Centre Culturel nous a offert, ce mois-ci, un choix d'excellentes reproductions de dessins, lithographies et aquarelles d'Eugène Delacroix.

Le génie du grand peintre romantique se manifeste avec autant de vigueur dans ces œuvres de dimensions modestes que dans ses immenses toiles où il multipliait les personnages au sein de somptueux décors. Par la hardiesse de certains raccourcis, la netteté du trait qui enserme la forme, la largeur de l'exécution et le goût de la «mise en page», Eugène Delacroix réunit toutes les tendances qui s'affirment à notre époque.



EN LECTURE

A la Bibliothèque du Centre Culturel de l'Ambassade de France au Caire

Dans cette rubrique, nous publions chaque mois la liste des ouvrages littéraires et scientifiques, ainsi que celle des périodiques reçus durant les dernières semaines à la Bibliothèque du Centre Culturel (8, rue Salamlek, Garden-City).

Le Centre est ouvert à toute personne désireuse d'y consulter ou emprunter les ouvrages, tous les jours de 9 h. à 1 h. a.m. et de 5 h. 30 à 7 h. 30 p.m., sauf les samedis après-midi et les dimanches.

OUVRAGES LITTÉRAIRES et ARTISTIQUES

Les contemporains.

René Huyghe.
(*Pierre Tisné*).

Notre ami Charles Walch.

Saint Jeoire en Faucigny.
(*Braun*).

La vie populaire à Paris au XVIII siècle.

Marguerite Pitsch. Textes et Planches.
(*A. et J. Pichard*).

Le musée du Caire.

Photos A. Vigneau. Textes Drioton.
(*Tell*).

L'avenue.

Paul Gadenne.
(*Juliard*).

Oeuvres complètes de Robert Garnier.

R. Lebègue.
(*Soc. Les Belles Lettres*).

Oeuvres choisies de Théophile De Vian.

Delamain Boutelleau.
(*Stock*).

Entretiens sur le bon usage de la liberté.

J. Grenier.
(*Payot*).

Contes, Poèmes, Souvenirs.

G. de Nerval.
(*Lib. Hatier*).

La pensée des âmes.

G. Duhamel.
(*Mercure de France*).

L'occasion.

Mérimée - Coll. Mise en scène P. Valde.
(*Ed. du Seuil*).

Romans et contes.

Voltaire - Coll. des Classiques.
(*Garnier*).

Main-d'oeuvre (Poèmes 1913-49)

Pierre Reverdy.
(*Mercure de France*).

Théâtre III.

Edouard Bourdet.
(*Stock*).

OUVRAGES SCIENTIFIQUES

Manuel de prévision du temps.

H. Chrétien.
Labo. de Physique des Ondes.
(*Imp. des «Nouvelles»*).

La pierre.

P. Noël.
(*Institut Technique du Bâtiment et des Travaux Pub.*).

La Théorie des images optiques.

(*Colloques Internationaux du C.N.R.S.*)

Précis d'analyse chimique des aciers et des fontes.

M. Jean.
(*Dunod*).

La construction des bobinages électriques.

C. Clement.
(*Dunod*).

Physiologie médicale.

R. Fabre et G. Rougier.
(*Maloine*).

5 mois tragiques aux affaires étrangères.

(21 Mai - 1er. Nov. 1940).
F. Charles-Roux.
(*Lib. Plon*).

Histoire de la chevalerie en France au Moyen-Age.

Gustave Cohen.
(*Richard-Masse*).

Dans la bataille de Méditerranée.

Général Catroux.
(*R. Juliard*).

Le guide de cuisine Médicis

(*Médicis*).

La civilisation phénicienne.

Dr. G. Contenam.
(*Payot*).

Mémoire de la Soc. des Ingénieurs civils de France.

Centenaire III.
(*Hôtel de la Soc.*).

Mémoires et documents.

Centre de Documentation Cartographique et Géographique.
(*C.N.R.S. - Tome I.*).

DERNIERES REVUES REÇUES**Le Monde Français.**

Janvier 1950.

Arts — Lettres

No. 15 - Jules Verne.

Cahiers d'histoire Egyptienne

Numéro spécial pour le Centenaire de la mort de Mohamed Aly.

Revue de Paris

Janvier 1950.

La France graphique.

Noël 1949.

La semaine des Hôpitaux

22 Déc. 1949 - 26 Déc. 1949.
6 Janv. 1950 - 10 Janv. 1950 - 22 Janv. 1950

Production Française

No. 44 - Nov. 1949.

Cuisine et vins de France

Nov. 1949 - Janv. 1950.

XVIIème siècle

No. 1.

La vie spirituelle

Janvier 1950.

Esprit

Janvier 1950.

Mercure de France

1er. Janvier 1950.

Actualités Odontostomatologiques

No. 28.

Bulletin 1949

Assoc. Franç. des Ponts et Charpentes.

Plaisir des sports

No. 394 - Décembre 1949.

Le commerce International

No. 37 - Décembre 1949.

Bibliographie de la France

23 Décembre 1949.

Le Revue Socialiste

Décembre 1949.

Annales de Chimie

(T. 4) - Nov.-Déc. 1949.

L'année Biologique

Nov.-Déc. 1949.

La vie intellectuelle

Janvier 1950.

Revue Universitaire

No. 9 - Nov.-Déc. 1949.

Revue des conférences Françaises en Orient

Décembre 1949 et Janvier 1950.

Les belles lectures

Du 1er. au 14 Janv. 1950.

Industries Agricoles et Alimentaires

Sept.-Oct. 1949.

Bulletin de la Société Française des Electriciens

Décembre 1949.

Liaison Scientifique

UNESCO

International Affairs

January 1950.

Revue Générale de l'Electricité

Décembre 1949.

Cahiers du Monde Nouveau

Décembre 1949.

Les Instantanés Médicaux

14 Janvier 1950.

Bulletin Critique du Livre Français

T. V, No. 1 - Janv. 1950.

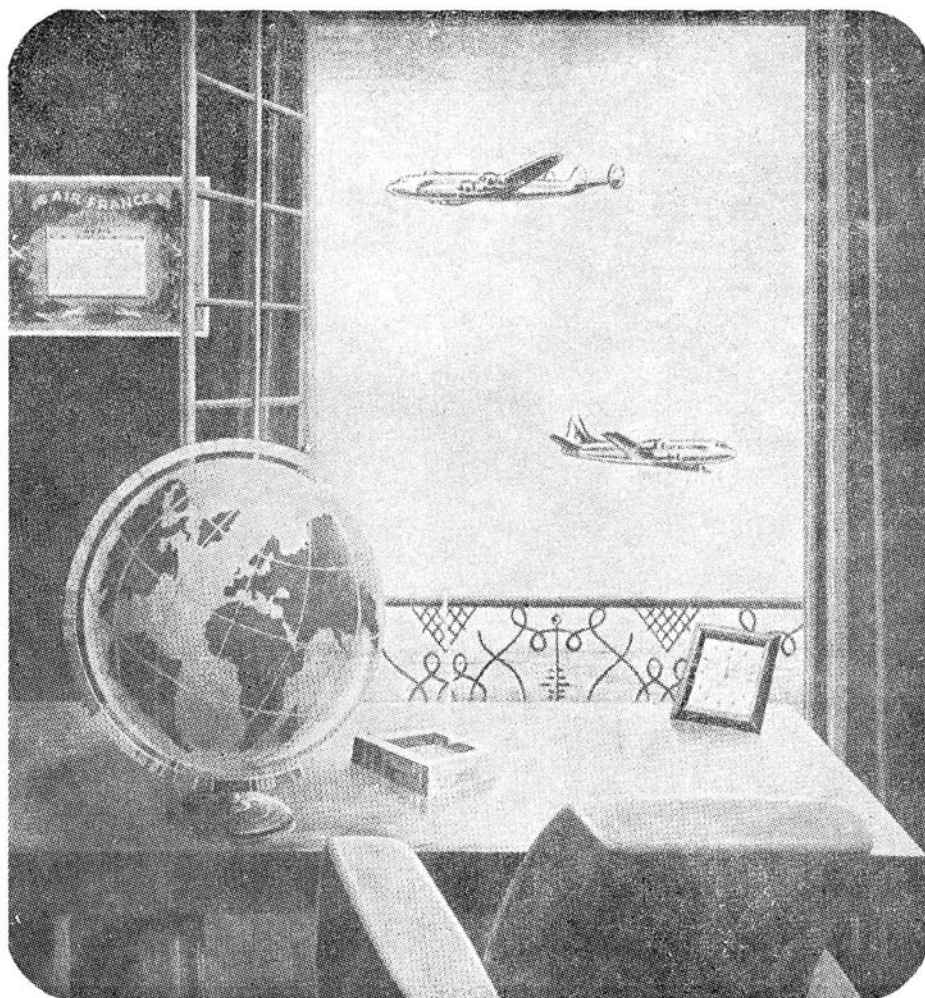
La Pratique des Industries Mécaniques

No. 1 - Janv. 1950.

Annales des Falsifications et des Fraudes.

Jui^l.-Sept. 1949.





**VOYAGEZ VITE ET CONFORTABLEMENT DANS
UNE AMBIANCE AGREABLE GRACE AUX AVIONS**



AIR FRANCE

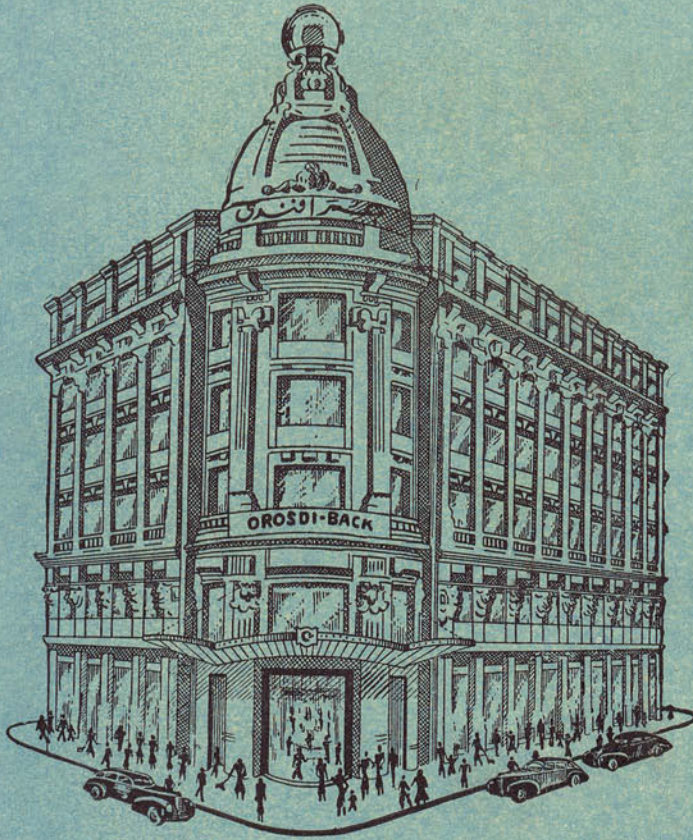


Direction régionale et Aérogare : Midan Soliman Pacha Tél. 79913 - 14 - 15

*Agences : { Le Caire : Imm Sheppard's — Tél. 45670
 { Alexandrie: 3, rue Fouad 1er - Tél. 20941*

OROSDI-BACK

SOCIÉTÉ ANONYME FRANÇAISE, PARIS



Dont
la
devise
est :

BON ET
BON MARCHÉ

LE CAIRE

R. C. 302

PORT-SAID
